

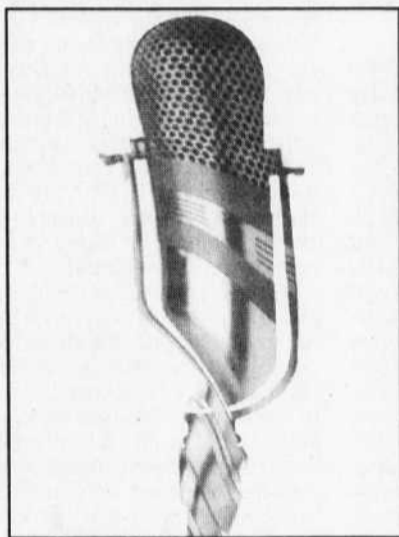


Romans québécois Page D 3
Essais Page D 4
Le feuilleton Page D 5
Édouard Glissant Page D 6
Formes Page D 8



LIVRES

L'Irlande derrière soi



ACTUALITÉ

Amertume autrichienne

Montréal
grossièrement
caricaturée par
la radio publique
autrichienne

LOTHAR BAIER

À la fin du mois de mars 2000, j'ai accompagné quatre écrivaines et écrivains du Québec lors d'un voyage de présentation et de lecture qui nous a menés de Leipzig à Berlin, de Dresde à Munich, en passant par Salzbourg. Ces derniers — la poétesse Hélène Dorion, la romancière Monique Proulx, le dramaturge Normand Chaurette et l'essayiste et poète Pierre Morency — avaient d'abord jonglé avec l'idée de décommander leur lecture de Salzbourg compte tenu du boycottage culturel contre l'Autriche prononcé par leurs collègues européens. Mais ils ont préféré y aller et se faire eux-mêmes une idée de la situation.

À Salzbourg, par contre, une surprise les attendait. Alors que les quatre représentants ont été accueillis de façon très cordiale par le public dans les différentes maisons de la culture allemandes, à celle de Salzbourg, ils se sont fait reprocher amèrement non pas leurs textes mais leur pays d'origine. Il y était question du racisme du Québec, de l'oppression subie par tous ceux qui ne parlent pas français, de la xénophobie ouvertement pratiquée à l'endroit des immigrants. À la question de savoir d'où pouvait bien venir un camouflet si singulier, et cela, dans la ville de Salzbourg (qui, elle, ne cache pas son penchant à soutenir Haider), on les renvoya à cette «extraordinaire et célèbre émission» de l'ORF (la radiodiffusion autrichienne) qui avait tracé un portrait assez lugubre de la province de Québec et plus spécialement de sa métropole, Montréal.

Quelque temps plus tard, ladite émission de l'ORF a resurgi, cette fois dans un autre contexte. La maison d'édition Das Wunderhorn, qui avait publié au début de l'année 2000 la première anthologie de littérature québécoise contemporaine en langue allemande sous le titre *Anders schreibendes Amerika* («l'Amérique qui écrit autrement»), m'informait que sa représentante commerciale en Autriche n'avait quasiment pas pu placer un seul exemplaire là-bas. Les libraires autrichiens lui expliquaient, en se référant à cette si extraordinaire et célèbre émission de l'ORF sur Montréal, qu'ils ne voulaient surtout pas diffuser quelque littérature que ce soit en provenance d'un pays aussi raciste. Je fus curieux de savoir ce que pouvait être une émission dont le contenu était aussi influent. Je me suis donc fait envoyer la cassette de Vienne. Lors de son écoute, j'en ai eu le souffle coupé.

D'abord, la fiche technique: «Portrait de Montréal», dans la série *Diagonal*, première chaîne de l'ORF, radio publique autrichienne, rédigé par Michael Schrott, Peter Lachnit et Stella Rollik, durée de deux heures, diffusée le 18 juin 1999. Au cours de ma vie, j'ai entendu de nombreux documentaires radio, certains très bien réalisés, certains médiocres, tandis que d'autres étaient carrément ratés. Cependant, je n'avais jamais écouté un tel sous-produit, rapiécé avec un tel dilettantisme et en même temps avec une telle



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Maryse Rouy

C'est en pleine tempête, dans la houle qui soulève l'océan, entre l'Irlande et les États-Unis, que débute ce roman. Sur un bateau rempli d'émigrants irlandais entassés dans l'entrepont, la jeune Mary amorce son apprentissage de la vie au cours d'un premier voyage en direction de l'Amérique, qui deviendra son continent d'adoption. Elle est l'héroïne de *Mary l'Irlandaise*, dernier roman de Maryse Rouy, paru chez Québec Amérique.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Un vieux cahier, relatant une histoire survenue au milieu du XIX^e siècle, est à l'origine de l'ouvrage. Comme la Mary de *Mary l'Irlandaise*, Mary Hugues, ancêtre de la famille Rocray, ensuite établie à Berthier, s'était, d'Irlande, embarquée sur un vieux bateau en compagnie d'une tante et d'un oncle qui l'ont abandonnée dès l'arrivée à Québec, emportant même son argent et ses bagages. C'est dans la Vieille Ville qu'elle a par la suite été hébergée chez une famille bourgeoise qui l'avait embauchée comme domestique. Le fils de Mary Hugues, Pierre Rocray, avait consigné l'histoire de sa mère en quelques pages. Et ce cahier a ensuite été légué à la petite-fille de Pierre Rocray, amie de Maryse Rouy. «C'est l'une de mes amies qui m'a parlé du cahier de son grand-père, qui racontait l'histoire de son arrière-grand-mère», raconte la romancière en entrevue. Son arrière-grand-mère est arrivée sur un bateau au début des années 1830. Moi, j'ai choisi de la faire arriver en 1833 parce que c'était entre les deux épidémies de choléra. Elle m'a montré ce cahier qui racontait l'arrivée de son aïeule et elle m'a dit: «Si tu as envie de raconter l'histoire, je te la donne.» 1833, c'était aussi quelques années avant la rébellion des Patriotes, la gloire de Louis-Joseph Papineau au Parlement et les affrontements avec le gouvernement colonial.

«Je me suis passionnée pour cette histoire, d'abord parce que c'était pas banal d'être abandonnée sur le quai à 14 ans, et aussi parce que c'était une époque particulièrement intéressante», dit Rouy.

Séduite par cette histoire, Maryse Rouy, qui jusqu'à présent avait surtout écrit sur le Moyen Âge français, en a fait un roman. Sur l'histoire de Mary Hugues, elle en a brodé une autre, celle de Mary O'Connor, trempée dans l'eau de rose celle-là, avec ses doutes, ses amours, ses ambitions.

VOIR PAGE D 2: ROUY

VOIR PAGE D 2: AMERTUME

LIVRES

ROUY

SUITE DE LA PAGE D 1

Pour alimenter ce roman, l'auteur, d'origine française et établie au Québec depuis 25 ans, a mené d'intenses recherches, lisant des livres et des journaux portant sur cette période troublée de l'histoire québécoise, fouillant le passé de villages, tel celui de Sainte-Famille, sur l'île d'Orléans, ou celui de la petite ville de Berthier.

«Le souci de véridité est très important, je fais toujours des recherches très sérieuses», dit celle qui a déjà signé trois romans portant sur le Moyen Âge, en France, et qui, lorsqu'elle était inscrite en littérature à l'Université de Montréal, a fait son mémoire de maîtrise sur la poésie des troubadours. Après 25 ans de vie en Amérique, l'envie d'écrire sur son pays d'adoption la tenaillait et la recherche lui fournissait une occasion de mieux connaître le Québec.

Elle a lu, donc: sur l'histoire politique, mais aussi sur la façon dont on vivait à l'époque. Elle s'inspire des *Quatre saisons dans la vallée de Saint-Laurent*, de Provencher, et trouve, à la Bibliothèque nationale de Paris, un ouvrage traitant des rapports entre maîtres et domestiques qui la scandalise particulièrement. *Le Manuel de la maîtresse de maison*, signé par Mme Pariset en 1821, suggère notamment «d'avoir toujours pour eux [les domestiques] du pain de la veille: s'il est dur, ils en mangent moins», reprend une Rouy indignée. La romancière a aussi lu les notes d'Alexis de Tocqueville sur son voyage en Amérique ainsi que les carnets de lady Aylmer, épouse du gouverneur. «C'était tout à fait intéressant sur la façon dont elle voyait les Canadiens français. [...] Elle n'avait pas de mépris mais elle les regar-



daient comme des gens curieux, avec lesquels elle n'avait pas de relations. Les seules relations qu'elle avait, c'était avec la supérieure du couvent», dit Rouy.

De la vie des domestiques, Rouy relève aussi d'autres injustices. «La jeune domestique qui se fait violer ou séduire, soit par le maître de maison, soit par le fils, très souvent par le fils, soit par les autres domestiques masculins, c'est une constante dans l'histoire», se souvient-elle. Et une fois enceinte, la domestique porte entièrement le poids de la faute et se fait souvent renvoyer sans autre forme de procès. Détaillant les tensions entre Anglais et Français, entre catholiques et protestants, la romancière s'indigne aussi de la légèreté des mœurs de la bourgeoisie du Québec au XIX^e siècle. Pendant que certains événements politiques tout rage, mentionne-t-elle, on s'intéresse plutôt au théâtre, aux mondanités.

«Je suis toujours plus sympathique au peuple», dit-elle. Pour raconter l'histoire de la jeune Mary, Rouy s'est d'ailleurs inspirée de

l'histoire de sa propre grand-mère, immigrée de l'Espagne vers la France au début du siècle, qui avait été placée comme bonne dans une maison bourgeoise alors qu'elle était adolescente.

«Elle m'a raconté des histoires toute mon enfance, dit-elle. [...] Et quand on parlait de "Madame", il y avait en arrière du mot, de la façon dont le mot était prononcé, des abîmes de rancœur. Et je pense que cela m'a aidé à comprendre comment on se sent quand on sert quelqu'un. Même si, dans le livre, Mary n'est pas amère.»

Un pan de l'histoire

À travers l'histoire de Mary, Rouy, elle-même immigrante et petite-fille d'immigrants, donne vie à un pan de l'histoire du Québec. Elle s'intéresse particulièrement au parcours de ceux qui ont quitté leur pays pour un autre.

«Il y a trois sortes d'immigrants qui sont représentés dans ce roman», dit-elle. Mary l'Irlandaise choisit de vivre au Québec, bien que son père, demeuré en Irlande, fasse insérer une annonce dans le journal pour lui offrir de rentrer. Rapidement initiée à la langue française, la jeune Mary devient bilingue et finit d'ailleurs par tomber amoureuse d'un ardent patriote, donnant lieu à une intrigue un brin guimauve. «J'avais envie d'en faire un personnage positif», dit Rouy, qui confesse d'ailleurs une sympathie romantique pour les Patriotes. «Et ce type d'immigrant existait. Elle était seule au monde. Alors, il fallait bien qu'elle s'adapte d'un côté ou de l'autre. Ce sont les circonstances qui ont fait qu'elle s'est adaptée de ce côté-là.»

Elena, autre personnage du roman, incarne pour sa part la grande bourgeoisie irlandaise, venue en Amérique de force et qui vit au Québec exactement comme elle le faisait en Europe avant d'y retourner. Et enfin, Mme Rondeau, la femme du médecin, «un type d'immigrant qui existe, que j'ai rencontré à l'occasion, devenue immigrante parce qu'elle s'est mariée et qui passe sa vie à regretter son pays, à la nostalgie, croit que tout était mieux là-bas», dit Rouy.

Comme Mary, Maryse Rouy affirme pour sa part être bien adaptée au Québec. L'écrivaine n'a pu s'empêcher d'intégrer un coupleur des bois, incarné par Jean-Denis, dans ce roman, qui se déroule à une époque où ils sont pourtant en voie de disparition.

«C'est vraiment l'extrême limite. Il fallait vraiment tenir au coureur des bois pour en mettre un à cette époque. Il y en avait encore, mais le commerce de la fourrure avait décliné depuis le début du XIX^e siècle et il n'y en avait plus beaucoup. Mais j'y tenais parce que c'était un héros romantique. On ne pouvait pas résister...» Ah, romance, quand tu nous tiens...

Parallèlement à son travail d'enseignante, la romancière continue d'écrire. Mais son prochain roman la renvoie au Moyen Âge et à l'histoire de France, domaine qu'elle a exploré durant dix ans et qu'elle connaît maintenant sur le bout des doigts.

MARY L'IRLANDAISE

Maryse Rouy
Québec Amérique
Montréal, 2000, 376 pages

AMERTUME

SUITE DE LA PAGE D 1

méchanceté que ce «portrait de la ville de Montréal». A quelques reprises, j'en suis venu à penser que ces collaborateurs n'avaient même jamais mis les pieds à Montréal puisqu'ils n'étaient pas même capables de désigner correctement la montagne à Montréal, soit le mont Royal. Peut-être avaient-ils dilapidé leur allocation de dépenses ailleurs et, entre deux bouteilles de schnaps, avaient-ils produit ce feuilleton fictif sur Montréal...

Plus sérieusement, histoire de bien mettre les choses au clair, j'aimerais ajouter que je suis de ces auditeurs avec lesquels les rédacteurs de l'émission *Diagonal* n'avaient apparemment pas compté, notamment ceux qui ont une certaine idée sur le sujet évoqué au micro. Je connais Montréal depuis 1992, et entre-temps, j'y ai passé beaucoup de temps, entre autres en tant que professeur invité. De la part de journalistes qui dressent le portrait d'une ville qui leur est inconnue jusqu'ici, personne ne s'attend raisonnablement à ce qu'ils aient une connaissance approfondie du sujet. Mais l'on doit par contre s'attendre à ce qu'ils mettent au moins le nez dans des livres d'histoire avant de se répandre en invectives au micro.

L'auteur de l'émission de la radiodiffusion autrichienne, Peter Lachnit, qui joue le rôle de l'expert sur Montréal, s'est ainsi fait raconter des histoires au sujet du motif du drapeau de la ville, sur lequel on trouve la fleur de lys des Bourbons, la rose anglaise, le charbon écossais et le trèfle irlandais. Lachnit raconte alors à ses auditeurs autrichiens, et sur un ton des plus assurés, que ce sont là les symboles des «quatre groupes qui ont fondé Montréal. Donc, que le groupe des Français était déjà minoritaire». Voilà ce que conclut l'éminent expert avec aplomb.

À l'exception d'une courte période au XIX^e siècle, les francophones ont toujours formé la population majoritaire de Montréal (environ les deux tiers aujourd'hui alors que, dans la province de Québec, les francophones forment plus de 80% de la population). De tout cela, les rédacteurs de la radio autrichienne ne savent rien, ou s'ils s'en doutent, ils ne veulent pas le reconnaître, pour une raison ou pour une autre.

«Qu'est-ce qui a bien pu changer suite à la fin de la domination des Anglais?», se demande, de façon rhétorique, Peter Lachnit, qui ne sait pas, ou feint d'ignorer, que cette domination était celle d'un pouvoir colonial minoritaire sur une population dont la majorité parlait une autre langue. Alexis de Tocqueville s'étonnait, lors de son séjour canadien, que, dans un pays majoritairement francophone, la langue de l'administration de la justice et des journaux fut l'anglais. Entre-temps, la situation a changé puisque, dans les années 70, le gouvernement de la province de Québec, compte tenu de l'évolution des rapports démographiques, a décrété le français langue officielle de la province. Au-delà des touristes, Montréal se vante d'être «la deuxième plus grande ville française après Paris». Mais la rédaction de l'ORF n'a, d'une certaine façon, toujours rien compris.

L'une de leurs collaboratrices, Stella Rollik, ancienne chargée d'affaires artistiques du gouvernement fédéral autrichien, a été envoyée en reportage pour y faire un compte rendu de la vie culturelle. Mais cette dernière avoue elle-même ne dis-

poser que d'un français remontant à l'école secondaire qui «a tendance à s'effriter», soit, pour tout dire, qu'elle ne le maîtrise pas. Elle ne peut donc pas lire trois des quatre quotidiens publiés à Montréal. Elle ne peut pas comprendre les programmes de radio et de télévision de langue française. Elle ne peut pas accéder à la plupart des théâtres dans une ville de théâtre comme Montréal (elle n'a ainsi pas la moindre idée qu'un des grands événements théâtraux des dernières années fut la mise en scène de *Maîtres anciens*, de Thomas Bernhard, par Denis Marleau). Bref, la plus grande partie de la vie culturelle de Montréal (qui se passe en langue française) lui est inaccessible. Le fait inclut les ouvrages de littérature publiés en français en provenance de la métropole de Québec; tout cela la dépasse. Ce que le journaliste offre finalement en tant que «journal culturel» ressemble à une mauvaise blague.

Un parti pris idéologique

À cause de leurs connaissances linguistiques limitées, les journalistes sont forcés de s'informer auprès du seul journal en langue anglaise de Montréal, *The Gazette*. Ce qui veut dire que les journalistes de l'ORF transmettent exclusivement le point de vue de ce journal. Mais le message y est aussi pour quelque chose dans le choix des interlocuteurs, lui-même déterminé par les limitations linguistiques ainsi que par les préférences idéologiques de la rédaction de l'émission *Diagonal*. Par exemple, dans la section «Journal culturel», le rôle de l'accusateur en chef de la majorité francophone du Québec revient à un cinéaste d'origine pakistanaise du nom de Julian Samuel qui, localement, est davantage connu pour ses attaques verbales que pour ses films. Il est considéré comme la terreur de plusieurs jurys artistiques au Canada et au Québec. Si on lui refuse un prix ou une subvention, il prend bien soin de se venger en accusant les membres du jury de racisme des Blancs. Au Québec, où la Charte des droits interdit toute forme de discrimination, cela est une accusation sérieuse. Il a déjà accusé les membres du jury pour l'achat d'œuvres du Musée d'art contemporain de Montréal d'être racistes, jusqu'au jour où il fut lui-même invité à faire partie du jury. Il plaïda alors vigoureusement pour l'achat de ses œuvres. Le «racisme» du Québec aura au moins bien servi.

Peter Lachnit met toute son énergie à décrire la politique linguistique québécoise comme étant répressive, à la clouer au pilori comme étant même fasciste. Il raconte au public de la «célèbre» émission de la radiodiffusion autrichienne que les chauvins de la langue française sont allés aussi loin que d'interdire des désignations anglaises internationales usuelles comme «hot-dog» pour les remplacer par leur traduction française. Il rapporte ainsi sur un ton indigné que «sur la façade des casse-croûtes de Montréal, il est écrit "chiens chauds". Non pas quelque chose comme "hot-dogs - chiens chauds", non, il y a seulement "chiens chauds"». Pouvez-vous imaginer cela?

Une telle affirmation, comme plusieurs autres exemples illustrant ce portrait montréalais, est tout simplement inventée. Au cours de mes années passées à Montréal, je n'ai dû voir l'expression «chien chaud» qu'à peut-être deux ou trois reprises. Toutes les chaînes de restauration rapide que je connais font de la publicité pour des hot-dogs et des hamburgers. Et il n'y a pas de «police de la langue» pour arracher les affiches. Il est vrai que l'Assemblée nationale du Québec a adopté une loi faisant du français la langue officielle du Québec et que cette loi réglemente l'affichage public et la publicité (qui, soit dit en passant, est actuellement soumise à un processus de révision). Comme toute réglementation stricte, cette loi, qui cherche à établir la prédominance du français par rapport à l'anglais, pourrait conduire à des absurdités si elle était appliquée à la lettre.

Pour un observateur extérieur, tout cela peut paraître curieux et dans une large mesure incompréhensible, à moins de comprendre les conditions qui prévalaient jusqu'à tout récemment au Québec. Jusqu'aux années 70, la population majoritaire francophone était dominée par une élite économique anglophone dans une ville où l'affichage et la publicité se faisaient en anglais. Les clients francophones du grand magasin Eaton devaient s'adresser au personnel en anglais, sinon on ne les servait pas. Même leurs supérieurs demandaient à leurs employés de s'adresser à eux en anglais. Les journalistes du service français de la radio publique, Radio-Canada, recevaient les notes de service de leurs patrons rédigées en langue anglaise. L'émission de l'ORF ne sait rien ou ne veut rien savoir de cette mise en contexte historique. Tout ce qui l'intéresse, c'est de présenter les francophones du Québec comme étant des rustres, des chauvins, des anachronismes douteux, vivant sur un continent anglophone, éclairé et libre.

Ainsi, les auteurs de l'émission donnent la parole, par exemple, au

chef du groupe de pression Alliance Québec, Anthony Housefather. Personne ne contredit le porte-parole de ce lobby lorsqu'il raconte l'histoire fantaisiste selon laquelle seul le Montréalais anglophone est «multiethnique», le francophone étant «ethnocentrique». On ne rapporte pas l'existence d'une importante communauté séparade francophone qui soutient sa propre librairie française juive. On ne mentionne même pas une nouvelle des plus intéressantes, soit qu'au cours des dix ou quinze dernières années, de nombreux écrivains d'autres communautés se sont joints au réseau des auteurs publiés en français, qui ont fait le choix d'écrire en français (comme le Brésilien Sergio Kokis, la Chinoise Ying Chen, la Japonaise Aki Shimazaki, l'Italien Marco Micone et autres). Évidemment, les auditeurs de l'ORF ne sauront rien de l'expérience de ces écrivains (qui entre-temps sont devenus appréciés des lecteurs alors que leurs ouvrages ont été reconnus par de nombreux prix) avec la société montréalaise et le Québec. Plutôt, Julian Samuel, terreur des jurys, y va de son commentaire profond (ou considéré tel par la rédaction de l'ORF): c'est toujours «une manœuvre tactique de la culture majoritaire d'ignorer les contributions des immigrants».

Aucun citoyen ordinaire francophone de cette ville ne prend la parole mais plutôt un fonctionnaire de l'Office de la langue française, Gérald Paquette. Le fonctionnaire fait ce que l'on attend de tous les fonctionnaires du monde: il représente loyalement la direction politique de ceux qui l'emploient. Pour justifier la nécessité d'une protection étatique spéciale des six millions de francophones québécois, protection dont 300 millions d'anglophones du continent nord-américain n'ont pas besoin, il a recours à une comparaison botanique assez étonnante: le français est comme une rose, qui requiert des soins particuliers, alors que l'anglais est comme le pissenlit, qui se multiplie et se maintient tout seul. Peter Lachnit, le journaliste de l'ORF, peut à peine contenir son indignation antifasciste: «La rose française et la mauveuse herbe anglaise. Voilà qui explique tout.» Du fait voulant que la racine de cette «mauvaise herbe» qu'est le pissenlit soit considérée comme une plante médicinale et que ses feuilles se mangent en salade, notre formidable journaliste n'a jamais entendu parler. Pour lui, les choses sont parfaitement claires: les tensions entre francophones et anglophones à Montréal approcheraient un tel point que des conflits violents comme aux Balkans, voire une guerre civile, on le devine déjà, seraient à craindre.

Fantômes du passé

Comment expliquer les motifs derrière la fabrication de cette caricature d'une ville, caricature qui se veut «portrait»? De nombreux éléments de cette émission donnent l'impression que ses auteurs n'avaient pas une ville du Nouveau Monde réellement existante devant leurs yeux mais le fantôme d'une ville d'une autre époque et d'un autre continent: par exemple, la Prague d'après la Première Guerre mondiale. Cette ville, devenue en 1918 capitale de la nouvelle République indépendante de Tchécoslovaquie, s'est appelée désormais Praha; les places, les rues et les quartiers changeaient de nom; le père de Franz Kafka, commerçant, devait rédiger l'affiche de son magasin en langue tchèque. Avec amertume, la minorité germanophone de Prague a dû assister à la prise du pouvoir de la majorité tchèque, une majorité qu'elle avait auparavant détestée, la considérant comme une masse de paysans incultes et illettrés, parlant une langue incompréhensible. Et cette masse-là se mettait désormais à gouverner un pays jusqu'alors dominé politiquement et culturellement par les germanophones de l'empire austro-hongrois.

Trouvant à Montréal une situation vaguement analogue, ces journalistes autrichiens ont dû sentir remonter en eux le souvenir d'une vieille amertume germano-autrichienne. Leurs détestables Tchèques d'antan, ce sont maintenant les francophones du Québec. C'est pourquoi ils s'identifient sans nuances à la minorité anglophone et à ses points de vue. Ils arrivent à très bien comprendre les griefs d'une partie de son élite qui contemple des hauteurs de Westmount la perte de ses prérogatives. La chanson préférée des auteurs de l'émission est chantée par un groupe rock appelé Angry Anglos. Le vrai titre de cette drôle d'émission de radio devrait s'écrire, dans leur langue de prédilection: «Angry Austrians looking at a city too complicated for them to understand.»

Texte traduit de l'allemand par Louis Bouchard. Le texte original a été publié dans le numéro 121 (décembre 2000) de la revue littéraire viennoise *Wespennest* («nid de guêpes»). Lothar Baier est notamment l'auteur d'*À la croisée des langues - Du méprisage culturel d'Est en Ouest* (Actes Sud - Leméac, 1997).

GROUPE Renaud-Bray
Librairie **Champion** - **Garneau**

PALMARÈS HEBDOMADAIRE
selon les ventes de nos 24 succursales
Du 10 au 16 janvier 2001

1 ROMAN O. Gabrielle ♥	7 Marie Laberge	Boréal
2 HUMOUR Journal d'un Ti-Mé	10 Claude Meunier	Leméac
3 HUMOUR Les chrétienneries	15 Pascal Beausoleil	Intouchables
4 JEUNESSE Harry Potter et la coupe de feu ♥	8 J.-K. Rowling	Éd. Gallimard
5 ROMAN O. Un dimanche à la piscine à Kigali ♥	12 G. Courtemanche	Boréal
6 CUISINE Encore des pinardises ♥	11 Daniel Pinard	Boréal
7 CUISINE Le guide du vin 2001	14 Michel Phaneuf	L'Homme
8 PSYCHO. La synergologie	35 Philippe Turchet	L'Homme
9 PRATIQUE Le guide de l'auto 2001	15 Duval & Duquet	L'Homme
10 ROMAN O. Un parfum de cèdre ♥ - Éd. compacte	15 A.-M. MacDonald	Flammariion Qc.
11 ESSAI O. Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde	7 D. Bombardier	Albin Michel
12 ROMAN Dans ces bras-là ♥ - Prix Femina	15 Camille Laurens	P.O.L.
13 PSYCHO. Les manipulateurs sont parmi nous ♥	168 I. Nazare-Aga	L'Homme
14 ROMAN Stupeur et tremblements ♥	71 Amélie Nothomb	Albin Michel
15 ROMAN 99 francs	17 F. Beigbeder	Grasset
16 CUISINE Sushis faciles ♥	33 Collectif	Marabout
17 PSYCHO. Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même	22 Lise Bourbeau	E.T.C.
18 JEUNESSE Chansons drôles, chansons folles (Livre & DC) ♥	18 Henriette Major	Fides
19 ESSAI O. L'année Chapleau 2000	9 Serge Chapleau	Boréal
20 PSYCHO. Les manipulateurs et l'amour	16 I. Nazare-Aga	L'Homme
21 PSYCHO. Je t'aime, la vie ♥	13 C. Bensaid	R. Laffont
22 ÉSOTÉRISME Horoscope 2001	22 Anne-M. Chalfoux	7 jours
23 ROMAN O. Pauline Pinchaud, servante	19 Denis Monette	Logiques
24 ÉSOTÉRISME Astrologie 2001	20 Andrée D'Amour	L'Homme
25 Sc. FICTION L'encyclopédie du savoir relatif et absolu	6 Bernard Werber	Albin Michel
26 POLAR Trois jours avant Noël	7 M. Higgins Clark & C. Higgins Clark	Albin Michel
27 CUISINE Un homme au fourneau	12 Guy Fournier	L'Homme
28 ESSAI l'état du monde 2001	12 Collectif	Boréal
29 CUISINE Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	322 Daniel Pinard	Boréal
30 PSYCHO. Les couples heureux ont leurs secrets	37 John M. Gottman	Lattès
31 HUMOUR Penser, c'est mourir un peu	18 G. Taschereau	Intouchables
32 PSYCHO. À chacun sa mission	58 J. Monbourquette	Novails
33 ÉSOTÉRISME Horoscope 2001	15 J. Aubry	Quebecor
34 ROMAN Et si c'était vrai...	52 Marc Lévy	R. Laffont
35 CUISINE Le livre international des cocktails ♥	169 Paul Rioux	Héritage
36 MATERNITÉ Mon bébé ; je l'attends, je l'éleve	180 E. Fenwick	S. Needer's Digest
37 PSYCHO. La guérison du cœur	54 G. Corneau	L'Homme
38 HISTOIRE 100 ans d'actualités : 1900 - 2000	58 Collectif	La Presse
39 SEXUALITÉ Le pénis illustré ♥	41 Joseph Cohen	Könnemann
40 PSYCHO. La séduction : vérités et mensonges	17 Richard Fleet	Libre Express.

Livres -format poche

1 JEUNESSE Harry Potter : volumes 1, 2 et 3 ♥	57 J.-K. Rowling	Folio junior
2 SPIRITU. L'art du bonheur ♥	9 Dalai-Lama	J'ai lu
3 ROMAN Geisha ♥	36 Arthur Golden	Livre de poche
4 JEUNESSE Les royaumes du Nord	37 Phillip Pullman	Folio junior
5 SEXUALITÉ 177 façons d'emmener une femme au Septième ciel	339 Mergot Saint-Loup	Marabout

♥ : Coup de coeur RB ■ : 6^{ème} semaine sur notre liste
N.B. : Les dictionnaires et les livres à l'étude sont exclus

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

HISTOIRE DE LA LIBRAIRIE AU QUÉBEC

Fernande Roy

«[U]n ouvrage incontournable si l'on veut comprendre et suivre la difficile éclosion de la culture au Québec.»
Yvon Montoya, *Id*

LEMÉAC

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Dire, dit-elle

DEUX ET DEUX
Marie-Christine Arbour
Planète rebelle
Montréal, 2000, 116 pages

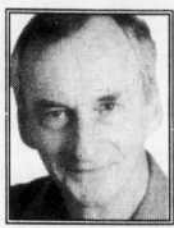
C'est un récit qui, réduit à sa seule dimension anecdotique, ressemble à tant d'autres. Actuel, «urbain» comme on aime à le dire de certains contes publiés chez le même éditeur. Et fragmenté.

Une jeune fille de vingt ans vit seule depuis quelques mois, «en adulte», précise-t-elle en se moquant. Elle a un père, mais «c'est trop dire. Il est ailleurs, c'est-à-dire ici». On aura compris qu'il est disparu depuis belle lurette. Sa mère — «la» mère, dit-elle — s'est remariée. La fille s'est alors sentie de trop. La mère ayant toujours été «deux», il ne restait à l'enfant qu'à être «le fantôme de la somme»: fruit dérisoire d'un couple, cinquième roue de la charrette, presque rien. Elle n'a donc pas d'attaches familiales à fuir, d'autonomie nouvelle à chérir.

Que font deux et deux, s'agissant de couples? Sûrement pas

quatre, ni d'ailleurs aucun autre nombre. Il n'y a pas d'opération arithmétique qui tienne dans le paysage affectif de cette jeune fille. Et elle sait de quoi elle parle, puisqu'elle étudie les mathématiques à l'université...

Elle a l'impression d'avoir été depuis toujours «singulièrement malheureuse». On a fini par la déclarer «malade faute d'autre mot». Elle consulte d'ailleurs un psy, qui lui prescrit des tranquillisants.



Robert Chartrand

Il lui faudrait, pour se sentir quelqu'un, un autre avec qui former un «deux» à son tour. N'importe qui, dans les circonstances. Cet homme de quarante ans, tiens, qui la suit dans la rue, puis l'accoste. Il est tout gris de sa personne, cheveux et teint, il flotte dans son costume défraîchi: c'est tout ce qui lui reste de l'époque où il était gras et prospère. Il se prénomme John-Étienne, mais c'est un faux demi-Anglo. Comme étranger, on aurait pu faire mieux. Il est de Québec, d'une famille bourgeoise où on ne parlait pas un mot d'anglais. Il a eu une vie faste, des femmes à volonté. Maintenant, il n'est plus qu'une loque qui habite un logis miteux.

Qu'est-ce qui attire la jeune fille chez cet homme usé prématurément, ce fumeur invétéré, «mondain et défraîchi», ce parasite sans gêne qui, ayant lui-même tout perdu, a beau jeu de prôner le bannissement de tous les possessifs? Ses mots doux — il l'appelle «mon petit chat» —, sa voix peut-être — «fleuve sa voix, coulant, coulant», écrit-elle —, ou ses mains, baladeuses et surnoises, mais si joliment fuselées?

Elle se soumet à ses manières, elle joue à la femme-objet avec une sorte de délectation amère, un détachement parfois amusé, puisque c'est ce qu'il attend d'elle. Il la veut, il la prend. Elle le laisse faire, du moins pendant un certain temps, celui qu'il faut pour mesurer le danger. Ce tyranneau lui ressemble, ou du moins sa folie. John-Étienne éprouve, de loin en loin, des «claquages de tête». On l'a diagnostiqué comme maniaco-dépressif. L'étiquette plaît à la narratrice: «Je m'accrochai au second terme, le mien propre. J'étais à demi lui.» Pour elle, c'est un début: elle serait une moitié de quelqu'un qui se défait, une fraction qui la ferait exister. A lui le lithium, à elle les tranquillisants. Cela crée des solidarités.

S'amuse-t-elle de choquer son entourage en s'affichant au bras de cet homme qui a le double de

son âge? Ils seraient ce couple-cliché: l'homme mûr qui refuse de vieillir et la jeune fille qui s'invente une figure paternelle. C'est l'impression qu'ils donnent, elle le voit bien. Mais elle n'y prend pas de plaisir particulier. Les défis l'indiffèrent tout autant que les explications. Elle est ailleurs, soucieuse de «bien faire» avec toute l'ironie qu'elle peut y mettre, et de dire avec le plus de justesse possible ce qui lui arrive. «Je dis», écrit-elle à quelques reprises, pour installer sa propre parole à mesure qu'elle se raconte. Injonction et défi devant la folie qu'on lui a imposée.

Elle se laissera aller à la tentative d'un autre «deux», aussi peu planifié que le premier, avec un garçon de son âge, guère plus retenant que son vieux John-Étienne, une version rajeunie de l'homme irresponsable. Cela n'aboutira qu'à une «merdeuse amphibologie», un second cul-de-sac, plus court que le premier. Deux et deux ne font toujours que désillusions.

Mais elle se bat, cette jeune femme, à partir de son discours, parfois incohérent, pour s'ériger un monde et exister par elle-même. Et c'est ce qui fait toute la richesse de ce petit livre, ce manuel de survie adressé à personne, long soliloque où tente de s'ériger une personnalité, où quelqu'un, là, cherche sa voix.



On dirait qu'elle se protège par un cynisme autodérisoire, qui peut rappeler les meilleures pages d'Hélène Monette. Femme soumise, qui se félicite brièvement «d'avoir été explorée», qui trahit ses défaillances tout en se maintenant en deçà des sentiments nobles: amour, haine ou colère. Elle s'en tient à un peu de honte, à des peurs passagères, à de l'ennui ou de l'agacement. Stratégies de survie et, pour nous, plaisirs de lecture.

Cette raconteuse étonnante cherche sa voix. Elle s'attache à des hommes et s'en moque. Elle

les voit venir, avec leurs gros sabots, y compris son psy, affreux fumeur de pipe, qu'elle contente en ingurgitant les «bonbons» qu'il lui prescrit: «Il s'y plaisait, dans ma vie», devine-t-elle. Elle imagine même son contentement de thérapeute: «Comprenez, nos fous nous les aimons, nous qui ne le sommes pas.»

Dans *Deux à deux* émerge peu à peu un discours qui tente de s'extraire de la folie sans la travestir. Les toutes premières phrases du roman trahissent d'ailleurs ce trouble profond de la jeune narratrice: «J'eus vingt ans jamais. Je ne fus. C'était un jour donc.» La syntaxe défaille par endroits, l'ordre des mots disparaît, mais c'est très bref. Pas si folle, cette jeune femme. Elle a des crises passagères qui la font buter sur des phrases inachevées ou se lancer dans des juxtapositions déroutantes. Et un lexique personnel, ou des mots tout simples — le ventre, faire, les méthodes — prennent des résonances terribles.

La narratrice de *Deux à deux* est une folle magnifique, qui réussit à dire l'absolue singularité de sa folie tout en la donnant à lire. Ce court roman, le premier d'Arbour, séduit et se dérobe tout à la fois.

robert.chartrand5
@sympatico.ca

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le fond de la vie

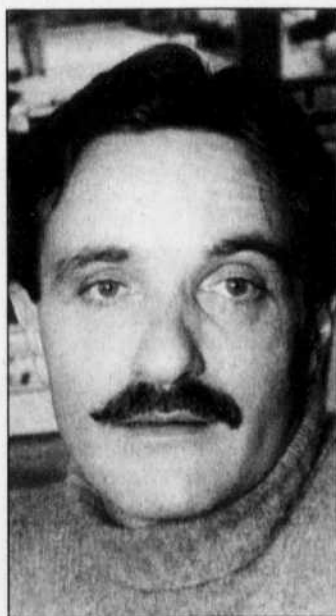
ANDRÉ ROY

La Dame du fond de la cour est un roman posthume qu'Yves Navarre, mort en 1994, avait écrit en 1992. Contrairement aux autres fictions de cet écrivain qui, on le sait, a vécu au Québec pendant quelques années, ce dernier titre met exceptionnellement en scène une femme, pré-nommée ici Camille, que son amant Eric, avec qui elle vivait, a quittée sept ans auparavant. La rupture provoqua chez elle une ischémie cérébelleuse. Depuis, elle ne se remet pas de cette perte et ne peut écrire (elle est écrivaine). La rencontre, un soir, d'un chauffeur de taxi algérien l'aide à surmonter momentanément son désespoir. L'amitié du chauffeur et de sa femme ne l'empêchera toutefois pas de tenter de se suicider et ne lui permettra pas non plus de se remettre à l'écriture. Du moins tombera-t-elle de nouveau amoureuse, de Nicolas cette fois, l'informier qui veilla à son rétablissement sept ans plus tôt.

Roman intimiste où alternent le point de vue, omniscient, du romancier et des extraits de notes écrites par Camille elle-même, *La Dame du fond de la cour* est en fait un long monologue, cruel, désespéré, qui, malgré jongleries narratives et jeux de mots — auxquels nous avait déjà habitués Navarre le virtuose —, laisse le lecteur et le laisse dans l'état cafardeux qu'il a distillé au fil des pages.

Plus intéressante est l'annexe que l'éditeur a ajoutée à la fin. Son titre, *Journal d'une relecture*, dit tout et nous montre un auteur en pleine détresse, qui se sent piégé par le geste d'écrire. Y est ressassée dans un mouvement de lucidité terrible une fatigue de vivre où n'existent plus ni le plaisir ni le désir. Ce journal éclaire le suicide d'Yves Navarre et ajoute alors à ce roman une valeur qu'il n'avait pas au départ.

LA DAME DU FOND DE LA COUR
Yves Navarre
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2000, 167 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Yves Navarre

POÉSIE

Regards sur le Québec

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Les effleurent les arbres, hument la neige, plongent leur regard dans le fleuve, font la roue avec l'éventail des mots. Les poètes, d'ici et d'ailleurs, célèbrent chaque jour l'existence du monde. Et sous leurs plumes, le Québec, le temps d'un éclair, le Québec comme patrie ou comme terre de passage, retrouve sa jeunesse et son innocence. Le recueil *Le Québec des poètes*, paru aux éditions Trait d'union, regroupe ainsi des textes de dix-sept poètes français et de dix-sept poètes québécois, comme autant de regards sur le Québec d'aujourd'hui.

Claudine Bertrand, qui a dirigé l'ouvrage, a réuni ici une brochette intéressante de poètes de France et du Québec, avec l'intention d'offrir une vision moderne du Québec contemporain. On retrouve entre autres, dans ce recueil,

les signatures françaises de Francis Combes, de Robert Marteau, de Bernard Noël, d'André Velter, aux côtés de celles, québécoises, de Paul Chanel Malenfant, de Pierre Ouellet, de Guy Cloutier, de David Cantin ou de Madeleine Ouellette-Michalska.

«[...] j'omble, je truite, j'ourse, j'originale, je mirone, je hurone, je rondine, j'érablise, je québécoise», écrit Frédéric Jacques Temple, dans un poème intitulé *En marchant vers le mont Tremblant*, dédié à Gaston Miron. «[...] pays que voit du ciel, un oiseau qui serait peintre», écrit encore Temple dans un texte intitulé *Val-David*, dédié cette fois à l'artiste René Derouin. Vénus Khoury-Ghata a aussi ces jolis mots dans *L'Arbre sans nom*: «Cette incapacité à arrêter son rêve / dehors / les arbres pris de folie courent en tout sens / de leurs valises béantes, s'échappent des feuilles mortes et des bouts de papiers brûlés.»

Pour la sélection française, Claudine Bertrand a choisi des plumes renommées, et des poètes qui avaient déjà tissé des liens solides avec le Québec et ses poètes. Au moment de faire la sélection québécoise, Bertrand a voulu varier le regard sur le Québec en choisissant, outre ceux de Montréal, des poètes vivant à Rimouski, à Grand-Mère, à Québec ou en Gaspésie. L'ouvrage est d'ailleurs illustré d'une série de photographies signées Jean-Paul Coulombe. Et le Québec, vu de Sainte-Flavie, des villes de Québec et de Montréal, de Grand-Mère, des Laurentides, de Charlevoix, le Québec avec son fleuve et ses bancs de neige, avec ses arbres et ses oiseaux, s'offre donc plaisamment au regard.

«Montréal, c'est le miracle que l'athée souhaite rencontrer en Amérique», écrit Antonio d'Alfonso dans *Montréal*. «[...] que le courage

découvre son Amérique, que le seul peuple latin nordique du monde continue», écrit pour sa part Cécile Cloutier, dans *Mon peuple*. Les regards croisés des cousins d'autres fois offrent des perceptions multiples.

L'an dernier, la collection de poésie «Vis-à-vis», dirigée par Claudine Bertrand, publiait un premier recueil intitulé *Paris Québec*, regroupant des textes de poètes québécois sur Paris. L'an

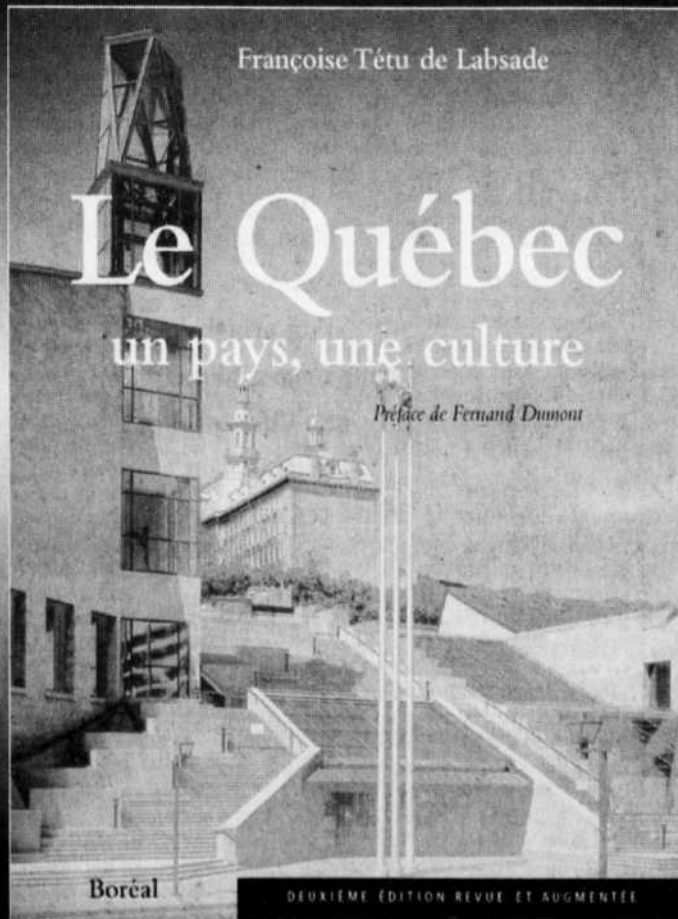
prochain, dans la même collection, devrait voir paraître un recueil de regards sur le Mexique, réunissant des plumes québécoises et mexicaines.

LE QUÉBEC DES POÈTES

Sous la direction
de Claudine Bertrand
Éditions Trait d'Union
Montréal, 2000, 170 pages

Un voyage savant mais
toujours amical à travers
400 ans de culture québécoise

Deuxième édition revue et augmentée



Françoise Tétu de Labsade
Le Québec, un pays, une culture

Essai

Boréal

www.editionsboréal.qc.ca

Plus de
100 photos576 pages
34,95 \$

JEAN-PIERRE GUAY
Un enfant perdu dans la foule



«Il y a le rien. Et il y a le rien du rien.
Voilà mon domaine.»

LES HERBES ROUGES / JOURNAL

LA BIBLIOTHÈQUE
DE ROBINSON
Alberto Manguel



«[...] un safari à travers une infinité
de bibliothèques que [Alberto Manguel] le lecteur
a visitées à travers les années [et] aussi un plaidoyer
pour la lecture.»

Caroline Montpetit, *Le Devoir*

LEMÉAC

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'esprit de Fernand Dumont

Catholique entier mais inquiet, à la manière de Péguy, Blondel et Mounier, Fernand Dumont n'imaginait pas un «lieu de l'homme» privé de transcendance

PORTRAIT INACHEVÉ DE FERNAND DUMONT

Paul-Marcel Lemaire
Éditions du Marais
Montréal, 2000, 192 pages

Dans ce très beau livre écrit dans une langue limpide et admirable, qu'il présente comme «un portrait intellectuel, partiel et amicalement partiel», Paul-Marcel Lemaire rend un hommage très émouvant à Fernand Dumont et tente de cerner avec respect «l'esprit qui l'anima». Sans «forcer l'enclos de la vie strictement privée», l'essayiste parvient à nous livrer un portrait sensible et profond de celui qui fut, c'est ma conviction, le plus grand penseur de notre jeune histoire.

Pour avoir fréquenté l'homme et l'œuvre, Lemaire sait bien que, dans ce cas, l'un et l'autre ne se séparent pas et que la vérité fondamentale du personnage s'exprime avec une exceptionnelle permanence: «Ce qui attire chez lui, malgré sa très grande réserve, c'est une sérénité visiblement insatisfaite d'elle-même, l'authenticité du témoignage, intellectuel et spirituel, fait de crainte et de tremblement, l'évidente volonté de donner préséance, sur les pouvoirs et les savoirs inhérents à sa fonction, à tout ce qui réfère, de façon claire ou mystérieuse, à l'humanité souffrante et espérante au-delà de toutes les modes et courants de pensée.» Et cela, dans ses livres et ses engagements.

Dans des pages apologétiques jamais obséquieuses, Lemaire dit

son admiration pour le professeur Dumont. Animé par une conception sacerdotale du métier d'enseignant, le sociologue de l'Université Laval transforme la classe en lieu de savoir et d'espérance. «La forte ordonnance du discours», le génie de sa «pensée architecturale» en acte en font un maître exemplaire dont l'éloquence toute particulière s'accompagne de la conviction que

la pensée doit demeurer «une aventure intellectuelle toujours personnelle, radicalement libre et imprévisible en son fond». La profondeur de son engagement pédagogique l'amènera même à refuser une invitation d'enseigner à l'École pratique des hautes études à Paris parce que, «la France était assez pourvue de compétences de toutes sortes pour se passer de mes services». Preuve qu'il y a des «cerveaux» plus enclins à l'exigence de fidélité qu'aux sirènes de l'exode.

Sans en proposer une lecture détaillée, Paul-Marcel Lemaire visite aussi l'œuvre dumontienne. S'il se permet d'évoquer l'enfance de son inspirateur, ce n'est jamais pour la cuisiner indûment, mais pour y puiser une prudente hypothèse, appelée par l'œuvre, au sujet de la source d'une écriture advenue en milieu ouvrier privé de livres: «Sans le savoir, parce qu'ils [les membres de sa famille] le respectaient sans condition et n'exerçaient sur lui aucune contrainte de respectabilité bourgeoise ou de promotion sociale, ils enfantèrent en lui l'écrivain.»

Sociologue et théologien, es-

sayiste et poète, Fernand Dumont laisse une œuvre considérable dont on ne fait que commencer à extraire toutes les richesses. On a dit de cette œuvre, et on a eu raison de le faire, qu'elle est difficile, inclassable, écrite dans une langue somptueuse qui ne se laisse pas toujours facilement décoder.

Paul-Marcel Lemaire en dessine, dans ses pages, un portrait impressionniste très senti. Faisant appel à la typologie du philosophe français Gilbert Durand, qui divise l'imaginaire humain en régimes diurne (les travaux théoriques, chez Dumont, d'après Lemaire) et nocturne (la part poétique de l'œuvre), il attribue la vibration de l'écriture et de la pensée dumontienne à une volonté de fondre ce que la théorie (et la conscience) disjoint: «Cependant, l'imaginaire nocturne refait surface, sous des formes nouvelles, même au sein des écrits savants, pour vivifier les architectures les plus abstraites, leur imprimer un étonnant tremblement et engendrer un style totalement inhabituel dans les écrits de sciences humaines ou sociales.» Et il ajoute: «Or, c'est précisément cet usage poétique de la langue [...] qui amène Dumont à situer la culture avant, en dessous et au-dessus de la raison raisonnable, à chercher les fondements et les cheminements du sens là où l'objectivité scientifique rend les armes.» On retrouve dans ces explications allusives le souci dumontien de maintenir une distinction entre la vérité et la pertinence qui rend son œuvre si engagée et exigeante.

C'est le sort de l'homme en général, et de l'homme québécois en

particulier, qui préoccupait Fernand Dumont et suscitait en lui une inquiétude métaphysique. Cela explique que ses travaux aient pris la forme de vastes synthèses, de «grandes fresques», qu'il ait pratiqué «la pensée à l'image de la géographie de son pays» plutôt que la pensée à la manière des «spécialistes des petits pas».

Chez lui, l'histoire et l'avenir du Québec, le sort de la culture et la crise de l'institution religieuse ne se laissent jamais réduire à leurs parties, mais s'appréhendent comme des totalités complexes dont il convient de dégager lucidement des significations non complaisantes mais mobilisatrices: «Son originalité, dont on ne voit pas d'équivalent exact ailleurs, consiste à percevoir et à défendre l'avènement de l'utopie au sein même de la déchirure tragique de l'histoire, personnelle ou collective, car cette fracture libère des «possibles» inconnus jusque-là.»

Catholique entier mais inquiet, à la manière de Péguy, Blondel et Mounier, ces «chrétiens rétifs et inclassables», Fernand Dumont n'imaginait pas un «lieu de l'homme» privé de transcendance et là se trouve probablement — c'est l'hypothèse de l'essayiste — la source vive de son engagement si fécond. En ce sens, Lemaire a raison de dire qu'«il est peut-être temps que les Québécois découvrent avec lui que le catholicisme est autre chose qu'un refuge de chrétiens».

Sobre et intense, ce Portrait inachevé de Fernand Dumont honore la mémoire vivante d'un penseur immense et incite au recueillement.

louiscornellier
@parroinfo.net



Fernand Dumont

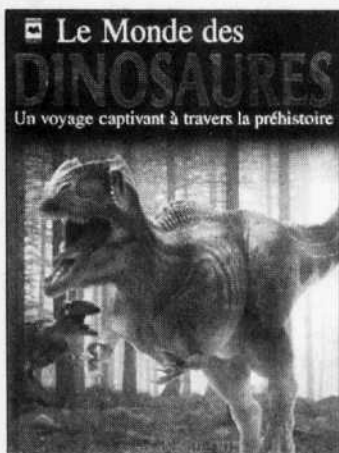
ARCHIVES LE DEVOIR



Louis Cornellier

ALBUMS

Tout sur les dinosaures

KATHLEEN LÉVESQUE
LE DEVOIR

Le souci du détail et de la mise en scène photographique ressuscite presque ces colosses du passé. Les corythosaurus, avec leur crête aux couleurs flamboyantes, semblent réels tout comme les elasmosaurus qui hantaient les océans au crétacé.

La qualité de ce livre tient également dans le lien établi avec le règne animal d'aujourd'hui; il reste vraisemblablement quelques traces de l'héritage des dinosaures. Ainsi fait-on la com-

paraison entre le pentaceratops armé de trois cornes et les cerfs de nos forêts. En observant les cerfs et leur comportement en période de rut, des scientifiques estiment que le pentaceratops combattait aussi le mâle adverse avec ses cornes pour avoir le privilège de s'accoupler avec une femelle. Même à des millions d'années de distance, la collerette de ce dinosaure pourrait s'apparenter à la queue déployée du paon. L'un et l'autre appendice devant servir à impressionner les femelles.

Pour des informations plus fouillées sur l'anatomie des dinosaures, leur comportement, leur régime alimentaire et bien sûr leur poids et leur taille par rapport à l'homme, les trois volumes de la collection «Au temps des dinosaures» satisferont davantage l'appétit des dino-amateurs.

Dans chacun des trois ouvrages, on retrouve une trentaine d'espèces de dinosaures avec pour chacun une fiche de renseignements claire qui va à l'essentiel, mais qui piquera à coup sûr la curiosité des plus fouineurs. Par exemple, on explique que le coelophysis est un bipède qui a vécu dans le sud des États-Unis et qui était sûrement un coureur léger et rapide, sans doute cannibale. Des pistes retrouvées en très grand nombre laissent croire que c'est un dinosaure qui se déplaçait en troupeau. Il a vécu il y a 210 millions d'années au Trias supérieur.

Il y a fort à parier qu'après avoir dévoré ces livres, les enfants laisseront trôner les figurines de dinosaures dans leurs chambres, mais elles auront dorénavant un nom et une signification.

LE MONDE DES DINOSAURES

UN VOYAGE CAPTIVANT À TRAVERS LA PRÉHISTOIRE
David Lambert
Traduit de l'anglais par Claude Lauriot-Prévost
Hurtubise HMH
Montréal, 2000, 66 pages

LE DIPLODOCUS ET LES GÉANTS DU JURASSIQUE
LE TYRANNOSAURE ET LES GRANDS CHASSEURS
LE VÉLOCIRAPTOR ET LES DERNIERS SURVIVANTS
(sans nom d'auteur)
Éditions Atlas
«Au temps des dinosaures»
Paris, 2000, 36 pages chacun

BANDES DESSINÉES

Un musée pas pour rire
Subventionneurs, à vos chéquiers...

LES CORRESPONDANCES DE PIERRE CHRISTIN - LE SARCOPHAGE
Pierre Christin et Enki Bilal
Dargaud
Paris, 2000, 62 pages

DENIS LORD

De nombreux artistes (et p.d.g.) vous le confirmeront: demander une subvention, c'est un art. Une allégation qui prend tout son sens lorsque ladite demande devient un livre, comme c'est le cas ici, utilisant la forme d'une brochure publicitaire. Plus postmoderne que ça, tu fais laminer ton rapport d'impôt.

Doctes et fins, dotés d'un discernement peu commun, nos lecteurs comprendront que ce n'est pas un album de bande dessinée que nous offre le duo Christin-Bilal, de nouveau réuni pour une première fois depuis leur collaboration au film *Bunker Palace Hotel*. L'œuvre adopte plutôt le style du récit illustré, conforme en cela aux autres titres de la série «Les Correspondances», impressions de voyages et considérations politiques que Christin (également journaliste) a réalisés avec Ferrandez, Denis et autres Cabanes. Mais ce sixième titre tranche avec les précédents par l'utilisation d'un angle plus métaphorique pour aborder le réel.

Le Musée de l'avenir

Effectivement, c'est sous couvert d'un projet muséographique que Christin et Bilal posent un regard acéré sur la fin du millénaire. On cite Filippo Marinetti, écrivain et théoricien du futurisme: «Les musées ne sont rien d'autre que des dortoirs publics... des cimetières.» Qu'à cela tienne. Le Musée de l'avenir, si les mécènes et les États veulent bien y souscrire, «tiendra de l'usine robotisée, de la centrale d'énergie [...] et de l'espace virtuel, c'est-à-dire de tous ces lieux ou non-lieux ayant servi de creusets flamboyants à la modernité».

Les activités du hall d'entrée préfigurent le parcours à venir: tests psychologique, médical et génétique, revêtement d'une combinaison stérile. Le musée des auteurs s'avère davantage qu'un temple de l'œil, un espace de conservation: il devient un lieu d'expérimentations. Ainsi, dans la Salle cosmétique, le visiteur peut



Illustration d'Enki Bilal pour Le Sarcophage

SOURCE DARGAUD

se prêter à de multiples modifications corporelles: ablations, ajout de prothèses, remodelages; ça et là, les installations permettent d'essayer des drogues, de rencontrer des riches (ou des déviants), d'observer les effets d'armes bactériologiques... Du gâteau.

Et où donc les concepteurs prévoient-ils installer ce musée d'une superficie de 30 kilomètres carrés? Je vous le donne en mille: à Tchernobyl. L'ancienne centrale nucléaire ukrainienne, constituant le quatrième bâtiment de l'ensemble et rebaptisée «sarcophage», pourra donc être visitée avec l'accompagnement des «liquideurs» survivants, ceux qui, il n'y a pas si longtemps encore, ont tenté de juguler la catastrophe.

À fond les concepts

Christin a exploité en profondeur le concept de la brochure publicitaire/demande de subvention, détaillant le budget, énumérant les ressources techniques envisagées, conjecturant sur le pourcentage d'emplois à accorder à la population locale, le tout enrobé du langage promotionnel mielieux de circonstance. La maquette du livre est à l'avenant. Simultanément, son jeu, son allégorie se démasque — si besoin est — par la greffe de renseignements et de témoignages réels au sujet de l'explosion du réacteur de la centrale, en 1986. C'est ainsi qu'on apprend que plus de cinq millions de per-

sonnes vivent dans la région imminente de Tchernobyl, dont la salubrité est loin d'être prouvée. C'est ainsi qu'on apprend que 13 réacteurs RBMK sont toujours utilisés en ex-URSS. Alarmisme? Allez-y voir! La SRC et la BBC, entre autres, ont fourni des photos et des photogrammes. S'y joignent les pastels de Bilal, plus près de l'esquisse que dans ses albums mais toujours identifiables au premier coup d'œil: corps démembrés, visages grimaçants, vision glauque et cauchemardesque de l'état des choses.

Malgré un astucieux concept de base, malgré sa densité et la réflexion qu'il peut susciter, *Le Sarcophage* ne s'élève pas à la hauteur des précédentes collaborations de Christin et Bilal (*Partie de chasse*, *Les Phalanges de l'ordre noir*). L'humour noir s'effaçant devant un certain didactisme, on a l'impression d'avoir davantage affaire à un pamphlet (sans jeu de mots) qu'à une œuvre d'art. Ce qui, après tout, s'avère conséquent avec le discours du *Sarcophage*. Tout de même, on se surprend à rêver d'une version où les auteurs auraient intégré leur concept de musée dans un récit, avec des personnages.

En terminant, quelques mots sur Bilal. D'après une entrevue publiée dans le mensuel *Bodoi*, en clin d'œil à Péguy, les lettres de son site Internet, *enkiibilalandouxmilleun.com*, se sont effacées progressivement. Par ailleurs, la Bibliothèque historique de la Ville de Paris lui consacre une exposition à partir du 20 janvier et le second tome de la trilogie «Nike», intitulé *32 décembre*, devrait paraître en novembre.

lordd@caramail.com

Le magazine littéraire de Télé-Québec

Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions : dimanche 13h30 et lundi 13h30

Cette semaine à CENT TITRES

Dimanche, 13 h 30, une entrevue réalisée à Paris avec Maryse Condé. Celle qu'on présente comme l'ambassadrice de la littérature des Caraïbes parle de son roman *Célanire cou-coupé*.

Yvon Lachance a lu *La colonie nudiste* de Sarah May, et D. Kimm, *La jeune fille à la perle*, un roman de Tracy Chevalier. Le livre de la semaine de Danielle Laurin: *Gemma Bovary*, un roman illustré de Posy Simmonds.

Tony Tremblay nous transporte au Musée de la civilisation à Québec où se déroule une exposition originale sur la langue française.

Vendredi, 19 h 30, Danielle Laurin rencontre l'artiste multidisciplinaire Herménégilde Chiasson.

Télé-Québec
PIX.COM
LE DEVOIR

LIVRES

LE FEUILLETON

ROMAN FRANÇAIS

Crime et pardon

Collins tire gloire, comme le peintre, de produire de grandes fresques où chaque détail importe et suffit pour reconstituer le sens exposé du récit

CACHE-CACHE

William Wilkie Collins
Traduit de l'anglais
par Alice Neville
Éditions Phébus
Paris, 2000, 468 pages

Les éditions Phébus ont déjà remis au jour les quatre romans les plus célèbres de William Wilkie Collins — *Pierre de lune*, *La Dame en blanc*, *Armada*, *Sans nom* —, tous romans qui ont établi en leur temps la réputation de leur auteur en Angleterre. Elles y ajoutaient l'an passé *Seule contre la loi*, resté jusqu'alors inédit en français. Voilà maintenant *Cache-cache*, paru pour la première fois en 1854 mais remanié en 1861 par son auteur qui, dans l'avant-propos de cette édition, rappelle que ce dernier s'intègre dans une suite romanesque qui a commencé par *Antonina*, *Le Secret du mort*, *La Dame en blanc* et se poursuit avec *Basile* et *La Reine de cœur*.

Nous sommes bien devant un auteur du XIX^e siècle, dont le métier consiste essentiellement à accomplir de grands projets romanesques. L'art de raconter est alors à son apogée même si, pour nous, modernes, celui d'exposer le sujet et de décrire les personnages paraît souvent un peu lourd et trop long. Mais c'est ainsi que l'on écrit à cette époque. Le romancier est omniscient et ne nous épargne aucun détail. Il tire plutôt gloire, comme le peintre, de produire de grandes fresques où chaque détail importe et suffit, une fois mis en relation avec les autres, pour reconstituer le sens exposé du récit. Il est toujours plaisant, même aujourd'hui, de se replonger dans de tels romans, qui nous rappellent que le récit procède d'un artifice qui a ses lois et obéit à des protocoles narratifs qui n'ont rien de naturel, bref que le récit est une fiction qui, bien qu'elle vise à la vraisemblance, repose surtout sur la cohérence de son organisation et le déploiement de sa vision.

Et de vision, on n'en manque pas au XIX^e siècle. Plutôt le contraire! Partout où l'auteur le peut, il manifeste son intelligence des lois de la nature ou celle des sociétés humaines. À la limite, ses descriptions ont pour dessein de confirmer ou d'illustrer ses hypothèses, bien plus que de les déduire de ses perceptions. Chez Collins — Angleterre oblige —, ce qui prend le pas, c'est la morale et... une grande sentimentalité. Contre l'ordre pesant des traditions et de l'hypocrite morale bourgeoise, Collins oppose la générosité du cœur et l'école de la vie que représentent alors les contrées sauvages de l'Ouest américain. En cela, il est encore un romantique et un sentimental, quelque peu égaré dans l'école du réalisme. Com-

me romancier, toutefois, il contribue à développer une nouvelle avenue: celle du suspense et du secret. Dans une société guindée et hypocrite, il déterme les secrets de famille pour mieux dénoncer les fausses postures morales et faire (re)circuler l'amour et la compassion.

L'éducation libre

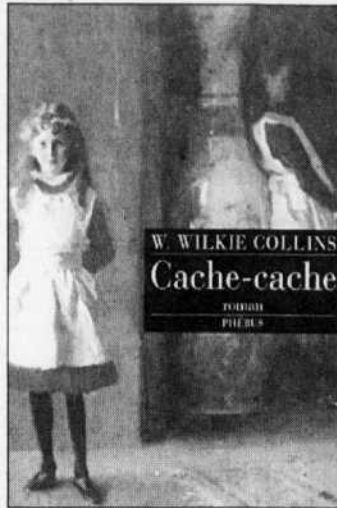
Trois familles dominent ce récit: celle des Thorpe et de leur jeune fils dissipé, Zack; celle des Blyth, qui ont adopté une jeune fille sourde et muette d'une grande beauté mais dont personne ne connaît l'origine; celle des Grice, représentée essentiellement par



Jean-Pierre Denis

Un romantique et un sentimental, quelque peu égaré dans l'école du réalisme

Mat, une sorte de sauvage qui a choisi la vie aventureuse de l'Amérique. Le père Thorpe est un prédicateur de la plus stricte observance qui croit qu'un enfant, ça se dresse. Son beau-père, lui, est d'un avis contraire. «Ce n'est pas en lui vantant les mérites de la lecture comme moyen d'éducation spirituelle que vous lui apprendrez à lire, mais plutôt en lui offrant un livre d'images; ce n'est pas en lui répétant que c'est pour son bien que vous le persuaderez de se purger au séne ou à l'ellébore, mais plutôt en lui promettant un morceau de sucre pour adoucir le tout.» Vous remarquerez au passage combien cette théorie de l'éducation est proche de celle que l'on pratique aujourd'hui. Même l'éducateur n'y manque pas... Valentin Blyth, autre représentant de cette éducation libérale, est quant à lui un peintre classique sans génie (cela va d'ailleurs donner lieu à des passages où le lourd symbolisme de la peinture officielle apparaît dans toute sa prétention et tout son fétidité). Mais il est surtout un cœur en or, incapable de méchanceté, s'émouvant de tout et d'une terrible fidélité envers ceux qu'il aime. Ainsi continue-t-il de prendre soin de sa femme, altérée depuis des années. C'est aussi chez lui que se réfugie le jeune Zack quand il veut trouver un peu de liberté et se laisser aller à rêver, pour lui-même, de la vie libre de l'artiste. Quant aux Grice, c'est bien tardivement que nous apprendrons leur histoire et leur existence car Mat a abandonné depuis longtemps son nom au profit d'un pseudonyme (tout comme il a perdu son scalp). Il lui arrive même de ne pas se souvenir de son nom propre tant sa vie sauvage a ruiné en lui tout désir d'incarner le nom du père et de s'en faire le digne représentant. C'est un *drop out* avant la lettre. C'est aussi pour cela qu'il est en prise directe avec les grandes forces de la nature et que le récit de ses aventures ne peut être illustré que par des images de début du monde... «des victoires cruelles et des périls mortels, les tourments du froid, de la faim, de la soif, des festins de gibier dans des forêts gigantesques, des pépites d'or dans des rocailles désolées, des galops éperdus pour



fuir la prairie en flammes, des combats contre des fauves ou des hommes encore plus dangereux que des fauves, des semaines d'atroce solitude dans des déserts primitifs, des jours et des nuits d'inquiétantes orgies chez des sauvages ivres, des visions de météores dans le ciel, d'ouragans sur la terre et d'icebergs éblouissants [...].»

Au centre de ce récit, bien sûr, un secret, qui concerne les origines de la jeune sourde et muette. C'est la clé du roman, et ce secret est si bien gardé tout au long du récit que je me garderais bien de vous mettre la puce à l'oreille, de quelque façon que ce soit.

Les bons sentiments

Au final, et bien que l'intrigue soir menée avec brio (mais non sans longueurs), on reste un peu estomaqué par tant de bons sentiments, tant de naïveté, tant d'in-vraisemblances aussi. On se plaît à l'intrigue et au suspense, on passe par-dessus les passages descriptifs un peu trop longs, on reste crédule devant le hasard des rencontres, on a envie d'aller voir ailleurs quand l'auteur se répand en sensibleries, bref, on lit un tel roman avec une certaine distance, sans se commettre. Mais quelle formidable mine de renseignements sur ce moment charnière de notre modernité!

densijp@videotron.ca

Drame de mœurs en miroir

GUYLAINE MASSOUTRE

Journaliste littéraire et reporter au magazine *Les Inrockuptibles*, Marc Weitzmann, à 41 ans, a fait paraître cet automne un roman-choc qui, comme celui d'Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, basé sur l'affaire Romand, s'appuie sur un fait divers sanglant. *Mariage mixte* s'inspire d'une semblable situation: un médecin vétérinaire de Nice est accusé du meurtre de son fils, âgé de sept ans. Il est condamné à 25 ans de réclusion criminelle même si le corps de l'enfant n'a pas resurgi et que l'homme clame son innocence. Une cassette, enregistrée par la mère de l'enfant, contient les aveux du meurtrier, extorqués au lit, alors que le couple est déjà défait. Pour cet homme, la femme serait infidèle, l'enfant illégitime, et il aurait été enlevé par un commando israélien. Rien de moins.

Or cette «affaire» de roman-feuilleton prend feu avant même la publication du livre. En juillet dernier, l'homme authentique, dénommé Turquin, alors en prison, reconnaît l'affaire qui le concerne dans le magazine *Libre*, où on annonce la sortie du roman. Seuls les noms paraissent avoir été changés: Turquin plaide l'atteinte à la vie privée. La justice s'en mêle, la sortie du livre est retardée et les tribunaux tranchent: le roman paraîtra. Jean-Marc Roberts, p.-d.g. de Stock et romancier de la même génération d'écrivains, fait valoir l'autonomie de la fiction.

Le mentir-vrai de la fiction

L'actualité médiatique du roman éclipe alors sa valeur littéraire, qui passe au second plan de la curiosité que sa lecture déclenche. Le personnage romanesque a pris corps, et cette voix soudain réveillée fait trembler, comme une monstruosité subitement active parmi nous. La littérature secoue alors les hauts murs, rend perméable et palpable l'emprise de la folie et la logique du mythomane assassin. Dans cette zone ambiguë où le roman enquête dans la réalité commune, le lecteur se demandera: à qui le crime profite-t-il? qui assume le mal? L'affaire Cottard de Weitzmann sonde-elle l'énigme Turquin ou se délecte-t-elle, plus perniciosément, de ce qui transforma le sordide Landru en douteux héros de cinéma?

Ces questions autour du sensationnalisme et de l'imposture ne

passent pas nouvelles. Truman Capote a connu la consécration par sa fréquentation littéraire des âmes diaboliques. Stendhal avant lui, Duras plus près de nous ont forcé le réel pour sonder les zones troubles de l'événement. Tous voulaient être lus et ont fait entrer la renommée par la porte de l'actualité.

Ce qui étonne est davantage du côté de Weitzmann. Lorsque, dans son second roman, intitulé *Chaos* (Grasset), il prend son oncle à partie et que ledit oncle se nomme Serge Doubrovsky, essayiste et romancier coté, pour interroger la relation trouble d'une agonie qui fait le sujet du *Livre brisé* de Doubrovsky. Prix Médicis, on comprend que Weitzmann pose la valeur littéraire non seulement comme grimoire des affaires de famille mais comme outil d'exploration sociale. Il provoque la sortie publique de Doubrovsky, qui désavoue les propos qui lui sont prêtés dans *Chaos*. Voilà Weitzmann dans la fosse aux lions, d'où il juge l'impact immédiat de son éclat.

Une certaine France

Dans *Mariage mixte*, les pièges de «la tyrannie d'un idéal pourchassé et refusé, ou la conformité [qui] se confondait avec le déni de soi, et le désir de revanche» sont omniprésents. Nice est devenue la ville par excellence des mentalités odieuses, de la médiocrité. Cette réalité irrite l'écrivain, qui accroche des obsessions plus intimes à ce qu'elle lui permet de mettre en place. «Mes personnages essayent désespérément de construire un ordre et sont, dans le même temps, confrontés à leur propre désordre intérieur», a-t-il expliqué dans un entretien. On sent en effet que plus l'écrivain s'approche de la voix précise de son

personnage, plus ses aberrations télescopent quelque chose d'autre, qui émane cette fois du for intérieur de l'auteur.

Objectivée, en quelque sorte, par l'événement public, l'enquête de Weitzmann reprend un récit qu'il poursuit en ce troisième roman: désigner «l'auteur réel de toute cette histoire, la grande manipulatrice, la fiction faite chair». Son entreprise, qui consiste à atteindre par l'écriture cette vérité qui est au-delà des livres, marche dans la foulée d'un Frédéric-Yves Jeannet, que nous présentions la semaine dernière et dont Weitzmann, dans son hebdo, a tracé un beau portrait. L'histoire individuelle et l'histoire publique sont ici moins puissamment arrimées, mais la révolte morale, qui fonde la motivation de l'écrivain, renvoie dos à dos coupables et innocents, selon la justice, pour suivre l'impact réel des faits en coulisse. D'un côté, il y a la main assassine, trempée dans les fantasmes nazis, et, de l'autre, l'épouse traîtresse et torve, celle qui se convertit au judaïsme sur le tard, laissant le fils s'allonger dans la sépulture, dont le livre est la forme finale. Quelque chose de troublant se lève de cet hommage à rebours, tout de silence et de protestation muette, qui s'entend en creux, en fin de compte, dans la laideur bien broyée de ces Cottard, dont les mains sales croyaient n'être étreintes, dans l'anonymat de leurs gestes, que la commune banalité.

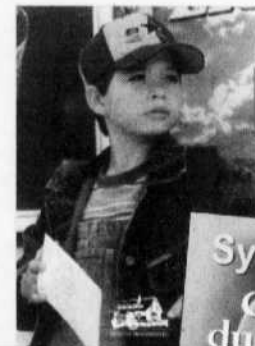
MARIAGE MIXTE

Marc Weitzmann
Stock
Paris, 2000, 334 pages

Les premiers jumeaux de l'an 2001 sont arrivés! Leurs parents se portent bien!

Victor-Lévy Beaulieu
Bouscotte
Le goût du beau risque

Bouscotte:
Le goût du beau risque
Victor-Lévy Beaulieu
roman • 400 pages
29,95 \$



Sylvie Tremblay
On annonce
du soleil à la fin
du voyage

On annonce du soleil
à la fin du voyage
Sylvie Tremblay
204 pages
24,95 \$



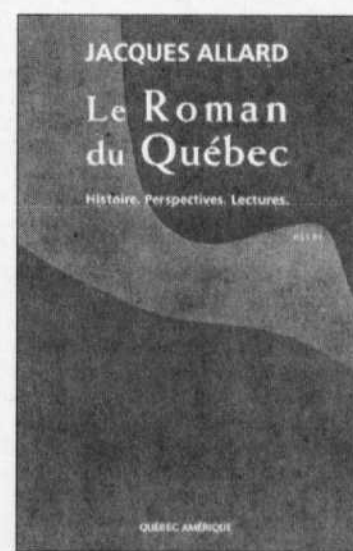
Vous pourrez visiter les premiers jumeaux de l'an 2001 dans toutes les librairies-pouponnières dès la fin du mois. Réservez-y votre place dès maintenant!

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

Distribution exclusive: Agence de distribution populaire

Jacques Allard

Le Roman du Québec



Véritable cartographie du roman du Québec, ce livre ne s'adresse surtout pas qu'aux spécialistes. Sa valeur documentaire en fait un lieu de référence et de recherche. Aucune thèse, aucun dogme, que de généreuses propositions susceptibles, avant tout, d'accroître notre amour de cette littérature qui nous constitue.

La réputation de Jacques Allard en tant que critique, analyste et exégète du roman québécois n'est plus à faire. Voici certes un ouvrage déterminant pour les étudiants, les enseignants et tous les lecteurs qui s'intéressent au sujet.

Une synthèse fondamentale de la condition historique et actuelle du roman québécois. Une réflexion personnelle et originale sur les œuvres marquantes de notre itinéraire romanesque.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



JEAN-MARC BRUNET

nous offre une biographie unique sur l'histoire de ce grand Québécois, père de la souveraineté et pionnier de la naturopathie!

Le prophète solitaire:

Raymond Barbeau et son époque

Connaissez les faits sur l'origine de l'idée de souveraineté moderne!

Une œuvre de 582 pages, avec reproductions de documents d'époque!

Commandez en envoyant un chèque ou mandat de 34,95\$ (frais de poste inclus) à l'adresse suivante:
Ordre naturiste social, 8523 Saint-Denis
Montréal, Québec, H2P 2H4

Ou visitez le www.jmb-lenaturiste.ca
Dédicace de l'auteur sur demande

SOUVERAINETE

Relations

société politique religion

NOUVEAU
REVUE DE
FINANCE DÉCEMBRE 2000

Dossier
Apocalypse now?



60 ans de combat!

À l'occasion de la parution de ce numéro anniversaire, venez réfléchir avec nous sur le rapport entre religion et justice sociale, dans le cadre d'une table ronde qui réunira

Jean-François Casabonne, comédien
Jean Pichette, rédacteur en chef de *Relations*
Gisèle Turcot, directrice de *Relations* de 1988 à 1993

Jeudi 25 janvier, à 19 h 00

Centre Justice et foi
25, rue JARRY OUEST (MÉTRO JARRY OU DE CASTELNAU)

ENTRÉE LIBRE

LIVRES

Entrevue avec Édouard Glissant

Faire le guet du monde

La parole d'Édouard Glissant est une parole appliquée à déchiffrer les impossibles, les contradictions, les obscurités mêmes de l'histoire

LISE GAUVIN

Ce qui frappe le lecteur dès qu'il ouvre les premières pages du dernier ouvrage d'Édouard Glissant, *Le Monde incréé*, pour peu qu'il ait déjà fréquenté son œuvre, c'est l'impression d'une étrange familiarité avec des personnages, des sujets, et une manière de conjuguer les temps du mythe et de l'histoire, enfin, que l'on reconnaît de livre en livre et qui constituent ce que l'écrivain désigne lui-même dans ses essais sous le nom de langage, c'est-à-dire

de poétique. Car «il faut sans cesse reprendre», écrit l'auteur dès le liminaire, avouant sans ambages que l'on retrouvera des traces de ce texte dans des poèmes et des récits antérieurs. Ceci étant, la surprise n'en est que plus forte de constater le pouvoir de renouvellement de l'écrivain qui, pour chacun de ses livres, invente non seulement de nouvelles fictions mais aussi la forme par laquelle il choisit de les agencer.

Cette forme prend maintenant l'aspect de trois pièces qui, de l'avis de l'auteur, «traiment un hypothétique roman». Qui plus est, chacune des pièces, par son titre même, renvoie à un autre type de récit: «Conte de ce que fut la tragédie d'Askia», «Parabole d'un moulin de Martinique», «La Folie Celat». Ces pièces, écrites à des

époques différentes, de 1963 à 1987, et reliées entre elles par des textes intercalés, composent ce que l'auteur nomme «poésie», affichant ainsi sa volonté d'étonner, de donner, en points de suspension, à lire et à penser.

Après le roman *Tout-monde* (1993), suivi du *Traité du Tout-monde* (1997), après le déroutant *Sartorius* (1999), mêlant allègrement les lieux et les époques, *Le Monde incréé* réunit en quelques tableaux des personnages en prise directe sur des événements majeurs de l'histoire de l'humanité. On entend d'abord le «singulier langage» de la «vieille barque qu'on nomme Afrique», un «pays d'avant» les grandes migrations, au commencement de la traite négrière, pays encore soumis aux lois de l'empereur Askia et observé par un vagabond lettré multilingue qui se dit «veilleur de guet». Puis vient le rappel des grandes étapes de la colonisation en Martinique et plus particulièrement du passage de l'industrialisation à la commercialisation et à la consommation, ce qui amène l'un des personnages à conclure: «À l'abri du siècle et de ses misères / Nous célébrons, nous votons. C'est tutti fructi.» Dans la dernière pièce, enfin, revient le personnage de Marie Celat, personnage récurrent dans l'œuvre de Glissant, qui se nomme ici «la femme à la figure ouverte, qui a parcouru sans faiblir».

Poursuivre le dialogue

Il y a dans cet assemblage de fragments et elliptique, d'autant plus saisissant qu'il est elliptique, de la pensée et du langage de Glissant. Le livre donne envie de poursuivre le dialogue amorcé, dans les pages de l'intertexte, entre l'auteur et le lecteur. Rencontré en décembre dernier peu après la parution de l'ouvrage, l'écrivain répond aux questions inscrites dans les marges du texte. «Le mot "poésie", acquiesce-t-il, est un mot ambigu parce que c'est un mot français, "poésie", qui se réfère à un mot anglais, "poetry". Il y a donc une volonté délibérée de confusion, ou plutôt de mélange d'origine, une volonté délibérée de manifester que ce n'est pas un genre littéraire distinct

mais un mélange de récits, de dialogue théâtral, de poésie, de réflexion, etc. C'est une première approximation de ce que pourrait être une "déstructuration" des genres. Des genres traditionnels comme le roman, le théâtre, l'essai. Je suppose que je vais écrire de plus en plus de "poésies" de ce genre.»

Quant au titre lui-même, *Le Monde incréé*, on en parle dans le livre «comme d'un serment qui roula dans rien». S'agirait-il d'une vision pessimiste de l'histoire, d'un regard respectueux associé à un jugement négatif? «Non, pas du tout», répond Glissant. Le titre signifie que c'est un monde qui ne procède pas d'une genèse, qui ne procède pas d'une création du monde. C'est un monde qui procède d'événements historiques, à savoir la colonisation et la traite, et qui par conséquent ne donne pas lieu à des théologies du territoire, à des théologies de l'appartenance, à des théologies de la souche, mais qui ouvre sur une infinité de possibles. Le monde incréé, c'est le monde non théologique, non ethnique. C'est le monde composite. À mon avis, c'est une des caractéristiques des sociétés des Amériques. L'ensemble des trois pièces essaie de montrer qu'il y a un sacré de ce monde, qu'il n'est pas le sacré de la genèse mais le sacré de ce que j'appelle la di-genèse, c'est-à-dire une conjonction d'histoires qui, à un moment, se rencontrent.» Ce monde incréé serait donc, jusqu'à un certain point, encore à créer? «C'est un monde à créer mais qui est déjà là, et dont nous n'avons pas encore une connaissance disons évidente. Par conséquent, c'est un monde qu'on ne peut aborder qu'avec les puissances de l'imaginaire et de l'intuition poétique.»

L'un des mots qui reviennent le plus souvent dans l'ouvrage est le mot «pays». Par exemple, on peut lire ceci: «Nous sommes dans l'antre du pays, qu'il faut nommer.» On parle également de «pays en défrichage», de «pays délabouré», de pays «plus qu'absent, obscur». Quand je lui demande à quoi correspond pour lui la notion de pays, Glissant précise: «Le pays, c'est le lieu. Le lieu d'où la parole s'élève. J'ai dit dans plusieurs de mes livres, y compris dans *Traité du Tout-monde*, que le lieu est incontournable,

que la parole ne prend pas naissance dans une abstraction, dans une élévation abstraite. La parole est liée à un paysage, à un temps, mais elle essaie de rencontrer tous les paysages et tous les temps du monde. C'est cela qui en fait le caractère inenfermé, le caractère perpétuellement ouvert. Le pays dont je parle n'est pas un pays qui s'impose comme une réalité close, sectaire et fermée sur elle-même.» Ainsi conçu, le pays ne serait pas une entité politique mais «une entité poétique» car «la politique ne passe pas par ces considérations-là, mais la politique peut sanctionner un enfermement ou la politique peut essayer d'ouvrir sur quelque chose. L'enfermement ou l'ouverture ne sont pas liés à un mouvement politique mais à un mouvement de l'imaginaire d'une communauté.»

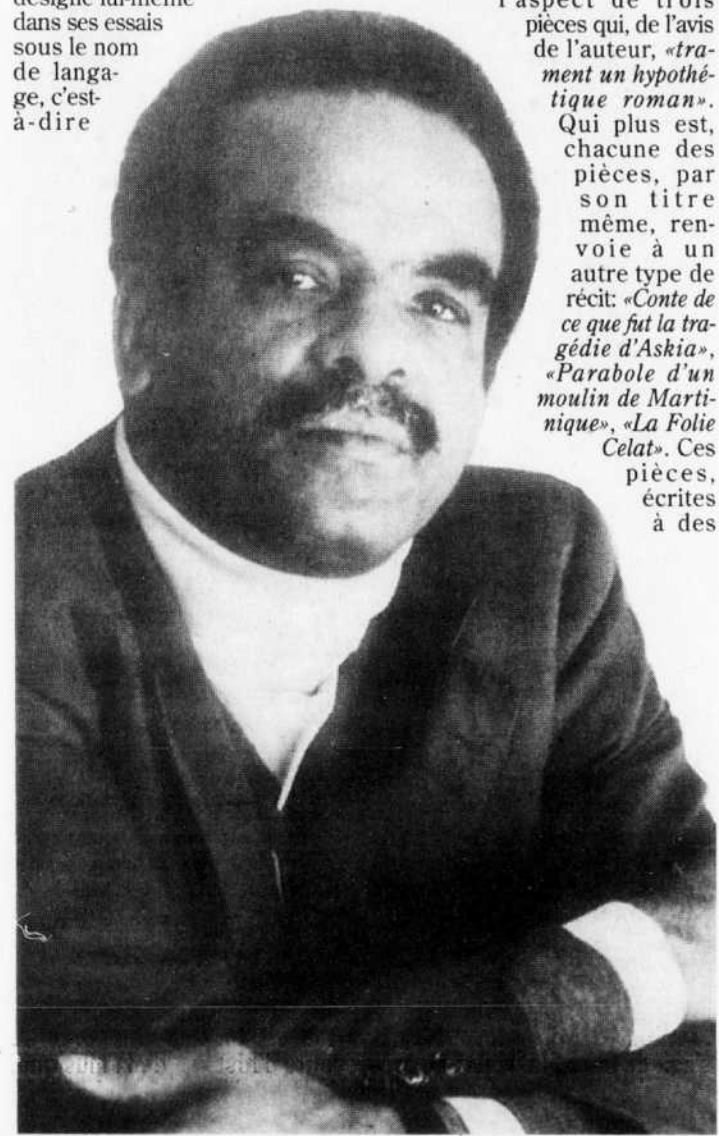
La pièce intitulée «Parabole d'un moulin en Martinique» est un portrait incisif des diverses époques de la colonisation et se termine par des allusions aux grandes surfaces et à la consommation. Dans quelle mesure la notion de postcolonialisme s'applique-t-elle aux Antilles? «Je ne me sens pas un postcolonialiste, réplique Glissant, parce que je suis dans une histoire qui ne s'arrête pas. L'histoire de la Caraïbe, ce n'est pas une histoire figée. Il n'y a pas une période postcolonialiste de l'histoire de la Caraïbe, et même des Amériques. Il y a un continuum qui pèse encore sur nous. Si on appelle postcolonialisme le fait que l'on est dans une période où l'on peut réfléchir sur un phénomène passé qui s'appellerait le colonialisme, je dis que ce n'est pas vrai. Nous sommes encore en période colonialiste, mais c'est un colonialisme qui a pris une autre forme. C'est un colonialisme de dominations des grandes multinationales. Un pays colonisateur n'a plus besoin d'en occuper un autre pour le coloniser. Il y a quelque chose de récapitulatif, de synthétique et de conclusif dans le terme postcolonialisme que je refuse. Je me considère comme appartenant à un pays qui se débat encore dans les incertitudes de la mainmise sur ses propres valeurs et sur ses propres richesses. Ce qui se passe dans *Le Monde incréé*, cette trajectoire et ce voyage depuis le pays d'avant jusqu'aux formes de défriche

chage et d'occupation du pays, puis jusqu'à l'apparition des formes élémentaires de la folie et de la souffrance, tout cela me paraît participer d'une même perspective, ce qui fait que je ne suis pas du tout un postcolonialiste.»

Et l'entretien de se terminer sur une évocation du «départeur», nouvelle figure du poète qui apparaît dans la dernière pièce et qui reprend, en la modulant, celle du vagabond lettré de la première: «Le trajet colonial qu'on t'a suivi ou qu'on a fait suivre à ces communautés fait que la poésie, qui est une émanation directe du substrat d'une communauté, n'apparaît pas en tant que telle. Elle emprunte bien des détours. Les détours du conteur, par exemple. Le départeur est celui qui manifeste cette présence de la poésie liée à une impossibilité de poésie, ce qui nous manque le plus dans nos pays: il y a beaucoup de romanciers mais pas de poète. Cette poésie, elle est là. Il faut aller la chercher. Le départeur la cherche, mais comme il n'a pas un système de références fixes qui lui permettraient d'être poète et d'explorer la communauté comme un Homère ou une chanson de geste pourrait la faire, il départ. De même que Marie Celat, comme elle ne peut pas expliquer pourquoi elle sent les impossibles du pays, devient folle. Départeur, c'est dire la poésie sans avoir les moyens de l'établir. Ça me paraît une des conditions de nos pays. Les gens qui ne sentent pas cela écrivent des romans.»

Comme sa pensée, la parole de Glissant est une parole appliquée à déchiffrer les impossibles, les contradictions, les obscurités mêmes de l'histoire, de les «faire revenir à la surface», sans pour autant proposer de solutions toutes faites, mais en ayant recours à l'imaginaire pour inventer de nouveaux modes de dire, ironiques, lucides, impitoyables et généreux. Le monde incréé est un monde qui, sur tous les tons et avec une rare justesse, recrée l'histoire sous le soleil de la conscience.

LE MONDE INCRÉÉ - POÉTRIE

Édouard Glissant
Gallimard
Paris, 2000, 169 pages

ARCHIVES LE DEVOIR

«Le pays, c'est le lieu d'où la parole s'élève», souligne l'écrivain martiniquais Édouard Glissant.

Un, deux, trois degrés

SIGNETS
Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

Ce n'est pas d'hier que la fiction et la réalité entretiennent des rapports étroits. Mais de toutes les réalités qui se présentent à l'écrivain en vue d'une meilleure com-

préhension de ses semblables, c'est souvent la réalité crue des faits divers qui le retiendra. Comme l'a montré l'histoire littéraire, ceux-ci offrent en effet un matériau inépuisable dans lequel puiseront avec profit toutes sortes d'écrivains et pas seulement les auteurs de polars. *Madame Bovary*, *Le Rouge et le Noir* sont inspirés de faits divers, à quoi s'ajoutent, dans le cas du roman de Stendhal, de nombreuses allusions à l'actualité politique de 1830 et du Second Empire, que les contemporains d'Henri Beyle ne pouvaient pas ne pas voir, jusqu'à en être aveuglés sur la valeur littéraire d'un roman jugé médiocre par plusieurs d'entre eux.

Le 9 janvier dernier paraissait dans ce journal une dépêche de

la Presse canadienne en provenance de Cornwall, en Ontario. La dépêche n'était pas signée. Elle aurait pu n'être qu'un signe de plus du désarroi des adultes devant les manifestations, même appréhendées, de la violence adolescente. Mais en raison de son sujet, de l'émoi qu'elle a suscité dans divers milieux et du récent appui de Stephen King à la cause, sa relecture, accompagnée d'un commentaire, sera peut-être révélatrice non pas des ressorts de la création littéraire mais de la façon dont elle est perçue par le public.

«Un adolescent de 16 ans a passé 30 jours en prison parce qu'il a écrit une nouvelle dans laquelle un jeune tourmenté envisage de faire sauter son école pour se venger du harcèlement d'une bande de gros bras.» La littérature comme revanche. Sartre était laid. Camus était pauvre. Virginia Woolf, une femme. Leur œuvre devient un démenti éclatant au sort injuste qui les a fait naître tels. On mesure aisément ce qu'a de réducteur une vision aussi biographique de la création littéraire. Car, pour rester sur le terrain de la biographie, il arrive tout bêtement que la conscience de sa destinée d'écrivain précède, chez le même individu, celle de ses disgrâces physiques ou sociales, dès lors ravalées au rang de données, parmi d'autres, du seul problème à résoudre désormais: comment écrire, puisque c'est écrire qu'il fait depuis toujours? Sartre a raconté, dans *Les Mots*, le choc que lui causa son premier contact avec la chose écrite, avant tout mise à distance. Sa mère, vive et chaude présence quand elle lui racontait une histoire, devenait une étrangère quand elle lui en faisait la lecture avec le détachement d'un oracle, renvoyant ainsi le petit garçon à une solitude de déjà-écrivain.

Du reste, chacun sait que la lecture offre une arme plus sûre contre la bêtise sociale, comme l'a montré, il y a quelques années, le roman de Michael Ende, *Une histoire sans fin*, dans lequel un jeune garçon échappait aux brimades de ses camarades en se réfugiant dans une pièce à débarras de son école pour y lire quelque mystérieux grimoire dé-

niché — volé — chez un bouquiniste: tout, sauf le réel.

Liberté d'expression

«Selon son avocat, Franz Zorn, cette affaire porte à croire que tout écrivain au Canada pourrait être emprisonné pour avoir écrit des scènes de violence. C'est une "grave atteinte aux libertés civiles", a-t-il dit.» Habile rhéteur, l'avocat du jeune garçon voudrait faire de sa cause celle de la liberté du créateur, ce que les membres du Ottawa Writers Festival venus à la rescousse ont envie de croire aussi, mais il oublie que son client n'est pas, jusqu'à nouvel ordre, un écrivain, et que le texte qu'il a écrit, par conséquent, ne saurait être lu en tant qu'une œuvre et bénéficier de circonstances atténuantes d'ordre littéraire, susceptibles de faire réfléchir les juges, comme ont pu s'en prévaloir devant les leurs (avec insuccès) le Baudelaire des *Fleurs du mal*, le Flaubert de *Madame Bovary*, le Salman Rushdie des *Versets sataniques*. Toute trace écrite vaut son pesant de littérature, n'est pas loin de croire une société qui compte ses aspirants écrivains par milliers et ses lecteurs par centaines. Aussi l'arnage est-il envisageable au nom de l'imaginaire toute-puissante.

«Le garçon [...] a été envoyé en détention le 8 décembre, deux semaines après que l'école eut présenté sa fiction, un devoir d'école, à son cours dramatique du niveau secondaire. [...] Le garçon, qui adore écrire et considère Stephen King comme son héros, avait reçu comme devoir la rédaction d'une nouvelle qu'il devait lire à haute voix devant la classe en guise de monologue dramatique. Son récit est devenu une façon pour l'adolescent de tenter de convaincre les durs qui le harcelaient de cesser de s'en prendre à lui.» Paradoxalement, le parallèle que tente de faire l'avocat entre le devoir de son client et le travail d'un écrivain trouve ici un argument en sa faveur. Contrairement à ce qu'on aurait envie de penser, ce dernier a moins à voir avec l'allusion à Stephen King qu'avec le terrorisme critique dont le garçon est la victime, comme tout écrivain doit être résigné à en faire tôt ou tard l'expérience.

Car en l'absence d'aveux, et même en invoquant ceux qu'on lui a attribués depuis à travers un récit à la première personne publié

dans *The Ottawa Citizen* et repris dans l'édition de mardi dernier du *National Post*, que sait-on des intentions profondes d'un écrivain, pardon, du jeune garçon au moment de rédiger son devoir? Qu'en sait-il lui-même? S'il est prêt à reconnaître que quelque chose lui a échappé dans ce qu'il a écrit, il n'aura fait que montrer le sérieux de sa vocation d'écrivain, étrange animal que les mots mènent parfois plus qu'il ne les mène.

Mais s'il est vrai, comme il l'a écrit dans ladite confession, qu'il a voulu clouer le bec à ceux qui le tourmentaient en leur faisant peur, la responsabilité du résultat revient en partie au professeur qui lui aura donné accès à un public et à une gloire prématurée, même réduite aux dimensions d'une classe d'art dramatique. Le même devoir, discrètement remis au maître pour évaluation, aurait sans doute signifié une riposte moins flamboyante aux intimidations de ses camarades, et l'imaginaire aurait repris tous ses droits.

«Après la lecture, d'autres écoliers ont laissé entendre que le garçon s'était représenté dans son monologue et des rumeurs ont commencé à circuler selon lesquelles il avait une liste de cibles, mais il a nié avec véhémence toute intention de commettre des gestes violents. La police provinciale a fouillé l'école, puis son domicile. Selon M^r Horne, la seule preuve contre son client est le texte de son récit.»

Une société traumatisée par les tireurs fous de 15 ans qui sévissent des deux côtés de la frontière et par des vandales qui, sur un pari, réduisent leur école en tas de cendres n'est guère disposée à entendre parler de mise à distance littéraire. Pourtant, refuser de le faire, c'est chaque fois condamner la littérature à une lecture fondamentaliste, que les textes en cause soient sacrés ou non, aussi bien dire à tuer l'esprit au doux profit de la lettre. Suivant ce raisonnement et au nom de liens statistiques attestés entre la violence sociale et le commerce des armes à feu, et aussi en raison de la violence faite aux femmes, ne faudrait-il pas interdire la lecture du *Rouge et le Noir* sous le prétexte que Julien Sorel, par dépit amoureux, arme un jour ses petits pistolets et tire sur Madame de Ré-

nal, aperçue le dimanche à la messe? Au nom des enquêtes sur le suicide des jeunes, interdire également la lecture des *Souffrances du jeune Werther*, dont la parution, en 1773, fut suivie d'une vague de suicides ouvertement werthériens dans toute l'Europe?

On objectera que les références des adolescents ont changé et qu'il y a peu à craindre que leur regard se porte un jour sur des romans aussi peu actuels. Stephen King, oui. Goethe, non. Mais ces œuvres, pour peu qu'on s'en donne la peine, n'en sont pas moins à portée de main, y compris celle de scénaristes en mal d'inspiration. Quand on connaît la faveur dont jouissent les œuvres classiques dans le cinéma anglo-saxon des dernières années et, qui plus est, la puissance de ces textes, dont certains sont d'authentiques chefs-d'œuvre, ne faut-il pas craindre le pire, pourraient demander les juges, et avec eux les braves gens? Tout vrai lecteur connaît déjà la réponse à cette question. Mais les autres? Auraient-ils oublié la leçon des Anciens: ce n'est pas parce qu'une action est écrite qu'elle aura lieu mais bien parce qu'elle fut écrite qu'elle sera peut-être évitée. Aristote appelait cela la «purification des passions», et c'est dans les tragédies grecques toutes dégoulinantes de sang qu'il en voyait le mieux les effets salutaires.

«Les parents du garçon disent que leur fils est doux et imaginaire et qu'il est marqué par plusieurs années d'agressions verbales et de sévices infligés par un groupe de durs à cuire de l'école. Selon les parents, une semaine avant que leur fils n'écrive son histoire, un gang de 11 jeunes l'avaient attaqué, projeté à terre et frappé à plusieurs reprises de coups de pied à la tête. Il était revenu à la maison couvert de sang.»

Une semaine? N'est-ce pas trop peu pour infuser le réel dans les bouillonnantes cornues de l'imaginaire? Ce garçon, s'il se révèle un jour l'écrivain qu'on a voulu voir en lui, n'aura pas été le seul à s'être heurté à l'incompréhension bien intentionnée de ses géniteurs. Avec celle, brutale, de la bêtise, c'est la réaction naturelle d'un milieu qui rejette ce qu'il ne comprend pas, avant, des siècles plus tard, de couvrir d'éloges, sans le lire, ce qu'il croit avoir compris.

Les Noirs aux États-Unis: citoyens en droit, exclus en fait

Dans l'Amérique prospère de ces dernières années, les Noirs des États-Unis vivent plutôt mieux qu'au lendemain de leur lutte pour les droits civiques. Problèmes identitaires, sociaux, politiques traversent pourtant leurs communautés et nous parviennent en écho par les journaux: émeutes à Los Angeles en 1992, marche d'un million d'hommes noirs à Washington en 1995, procès d'O. J. Simpson... Trois intellectuels noirs parlent de leurs...

Lorenzo Morris,
professeur, Sciences politiques, Howard
Université, Washington.Ibrahima Ndoye,
professeur, Université de l'IllinoisJoël Des Rosiers,
médecin à Montréal et essayiste

www.telequebec.qc.ca/idees

Cette émission est enregistrée:

Olivieri
librairie5219, chemin de la
Côte-des-Neiges
Montréal (Québec)
H3T 1Y1

Tél.: 514 739-3639

CHASSEURS
D'IDÉES

Dimanche 14h et 23h 19

Réalisation: Simon Girard

Télé-Québec

ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Du pointu au plus large

FRANÇOIS TOUSIGNANT

ANTON BRUCKNER

A. Bruckner: Symphonie n° 3 en ré mineur, dite «Wagner». BBC Scottish Symphony Orchestra. Dir.: Osmo Vänskä. Hyperion CDA67200.

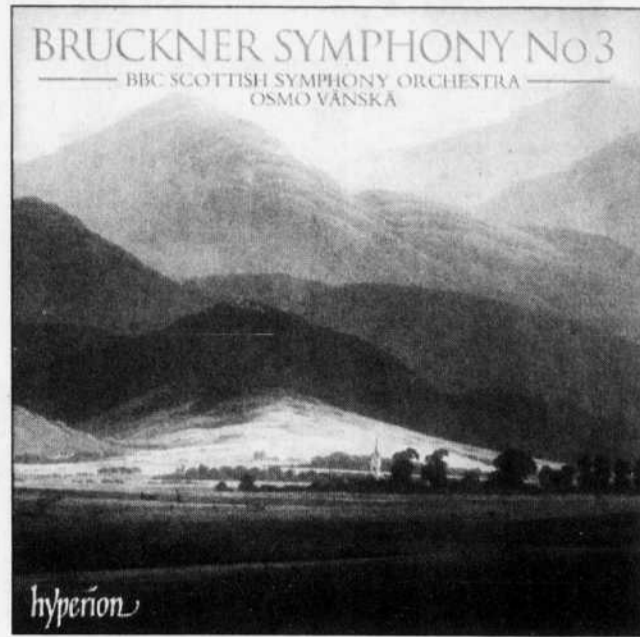
Imaginez un pauvre organiste célibataire et maladivement timide qui se rend à la villa Wahnfried, à Bayreuth, présenter deux de ses symphonies au monstre Wagner, en sa demeure, notamment une dont il est le dédicataire. Il y a de quoi trembler. Voilà exactement le cas de cette troisième symphonie que Bruckner a écrite après avoir entendu *Tristan* et qui se veut une apologie symphonique de l'art du géant de l'opéra allemand.

Cela, au point où il s'agit d'une symphonie qui n'en finit plus d'empiler, strate sur strate, les révisions de tout acabit. Alors, chaque nouvel enregistrement — c'est la mode actuellement — tente de valider une «nouvelle version», chaque chef ayant à faire de tels choix devant les disparités de manuscrits, de partitions et de matériel d'orchestre dont on peut, avec attention, comparer non plus seulement l'interprétation mais aussi le type de partition utilisée.

Dans le cas qui nous intéresse, cette version du BBC Scottish Symphony Orchestra apporte une intéressante nouveauté. On se sert, pour les mouvements vifs (premier, troisième et finale), de la version dite de 1877, une révision qui fut publiée plus tard, du vivant de Bruckner, et revue au regard du désastre de la création. La critique avait alors éreinté le compositeur, ce qui, conjugué avec un état maniaco-dépressif, explique cela. Par contre, pour l'*Adagio* — et Bruckner est le compositeur d'*adagios* symphoniques romantiques —, il y a du nouveau.

Sur les parties d'orchestres, on a enlevé des «colletes», c'est-à-dire de petits bouts de portée qu'on avait collés sur les originaux en cours de révision. Cela change la perspective en ce sens que les citations wagnériennes apparaissent plus clairement. Il y a en effet beaucoup de citations des œuvres de Wagner dans cette musique; des motifs de *Lohengrin*, de *Tannhäuser*, de la *Walkyrie* et de *Tristan*, et cela devient plus clairement audible.

Ce qui est aussi plus net, ce sont les «problèmes d'orchestra-



tion». La place des bois est ici plus importante que dans les versions plus usuelles (Jochum, entre autres) et Osmo Vänskä renoue avec la «tradition» lancée par Indal qui voulait toujours utiliser les premiers jets pour tenter de comprendre le pourquoi des choix du compositeur jugés incorrects en son temps. L'intérêt des fans brucknériens est donc satisfait de cette nouvelle production.

Pour l'interprétation, elle est fort correcte. Le chef a du souffle et des idées et, chose plus rare, un sens du poids relatif des sections et de la justesse des proportions architecturales de cette symphonie qui lui confère une belle expansion, sans jamais traîner. Le premier mouvement se sert des coupures de Bruckner, ainsi que du finale, mais le mouvement lent se voit durer presque quatre minutes de plus qu'à l'habitude (à cause des «citations redécouvertes» notamment). L'écoute exige la plage d'une heure d'attention totale.

À cause de cette concentration, justement, on remarquera que l'orchestre est de niveau standard, sans rien de bien spécial. On ressent comme un manque d'âme intérieure, une extériorité trop affichée dans les épisodes où les cuivres sont utilisés à profusion et des cordes qui sonnent un peu maigre. Les bois, eux, originalement sollicités — et enregistrés: on a visiblement bien pris soin de ce détail —, apportent le plus de plaisir après ceux prodigués par la baguette.

Les mordus du compositeur

ne voudront donc pas rater cette nouvelle parution Hyperion; le néophyte fera peut-être mieux d'oser moins d'argent et de flirter avec une réédition ou, mieux encore, avec la version proposée par Georg Tintner (et le Royal Scottish National Orchestra cette fois) sur Naxos (beau, bon et pas cher: n° 8.553454).

PANORAMA

Pour peu que vous fréquentiez les disquaires, vous aurez probablement vu sur les rayons une nouvelle collection sous emblème jaune DGG. Il s'agit de la nouvelle série d'Universal, cette fusion entre la plupart des grandes étiquettes dont la DGG elle-même, Decca, Philips... qui s'intitule Panorama. Le but de cette nouvelle série de rééditions tranche assez avec ce qu'on a l'habitude de voir inonder les tablettes pour s'y attarder un peu.

Cela répond à une sorte de question que bien des amateurs de musique se posent. À savoir: qu'est-ce qui constitue une «bonne» discothèque de base et comment commencer à en élaborer une sans trop me ruiner et en ayant des interprétations valables et reconnues, combinées à des enregistrements dont la qualité technique est plus qu'adéquate? Voilà à peu de chose près la tâche à laquelle se sont livrés les éditeurs de cette série.

Puisant dans les archives combinées des grands labels réunis sous l'égide d'Universal, donc li-

bérant aussi certains droits exclusifs des étiquettes, on a donc concocté un menu avec intelligence. À l'opposé des rééditions usuelles, ici, en effet, les projecteurs ne se portent pas sur un interprète en particulier mais sur un compositeur ciblé. Pas question non plus de se cantonner dans un type de répertoire.

La formule du boîtier double permet en effet d'avoir un «échantillon» de la production d'un même créateur tant dans l'univers symphonique que dans le monde de la musique de chambre, de sa production vocale ou instrumentale, de la musique soliste comme concertante. En plus, grâce à la mise en commun des bandes d'archives, on retrouve des couplages (ou des mélanges, si vous préférez) qui, autrefois, étaient impensables.

C'est ainsi qu'on a pu, avec un certain consensus, réunir des versions de chaque œuvre choisie qui se sont toujours démarquées dans le catalogue. De fait, on pourrait presque dire qu'on achète ce type de disque par amour de la musique plutôt que par fanatisme pour ceux qui la font, ainsi que par intérêt, un peu comme pour s'instruire et parfaire ses connaissances du répertoire standard. Ni découvertes, ni nouveautés, ni raretés ici; uniquement des choses de base que tout mélomane averti devrait connaître pour se doter d'un certain éventail «critique» des trésors dont regorge la musique.

On ratisse large, et toujours dans ce qui est le lieu commun. Aucune nuance péjorative ici: il en est de la musique comme de la littérature. Il faut «écouter» certains compositeurs — que les musiciens eux-mêmes reconnaissent comme importants — comme il faut lire certains auteurs (même si c'est une lecture imposée par l'école) et certains romans, poèmes ou pièces de théâtre. Car on parle, avec cette collection, de culture musicale générale, celle qui fait si cruellement défaut dans les réseaux d'enseignement et qui fait que bien des gens, pouvant avoir avis sur tout et rien, se sentent souvent complexés dès qu'il s'agit de musique. Voilà une proposition discographique qui va «boucher» bien des trous à ceux qui voudraient bien savoir intelligemment sans trop connaître la matière comme des spécialistes.

Oh, nul n'est obligé de tout aimer. Un exemple: votre humble serviteur ne prise pas trop la musique commise par Rachmaninov.

Du moins sait-il de quoi il parle et pourquoi. Ainsi, si vous ne connaissez guère Prokofiev, Strauss, Sibelius, Bach, etc., au moins aurez-vous, en écoutant le titre de la collection qui lui est consacré, une bonne idée de quelques-unes des réalisations importantes de l'auteur.

J'avoue que le choix est parfois timoré, visant plus les œuvres «grand public», évitant certaines pages plus raffinées. Je ne crois pourtant pas que cela soit un véritable «défaut». Ma grand-mère, encore elle, disait qu'on n'aurait pas les mouches avec du vinaigre, et elle avait bien raison. Pourquoi boudier l'appât pour le miel et le bonbon? Surtout s'il sert curieusement d'appât!

Car c'est ce qui risque de vous arriver: découvrir un auteur, une œuvre, vouloir entendre ce que quelqu'un d'autre en a fait, que vous connaissiez l'interprète ou non, sur la foi de votre expérience ou de la réputation dudit musicien.

De la bonne vingtaine de disques que j'ai entendus, tout est à tout le moins correct. J'y ai aussi retrouvé certains de mes fétiches d'antan. Par exemple, les *Vier letzte Lieder* (Quatre Derniers Lieder) de Strauss, par la jeune Janowitz, des symphonies de Sibelius par Okko Kamu, du Tchaïkovski par Bernstein, un magnifique album Schumann, d'intéressantes compilations de Debussy, Gershwin, Bizet ou Dvorák. Même chose pour Schubert, Rimski-Korsakov.

Il y a bien sûr une propension à tout le moins correct. Ce qui implique que, malgré tout, sur le strict plan de l'interprétation, il y a un certain nivellement «par le milieu» qui saura plaire aux amateurs de mobiliers musicaux en vogue par CJPX. Sachons cependant viser plus haut et accrochons-nous au noble but de la collection: découvrir du répertoire de base et apprivoiser des réalités sonores en les sortant du catalogue des noms pour leur donner une réalité bien concrète. Pour une fois que la réédition sait être utile (voire nécessaire car, en somme, toute cette collection est en fait une sorte de cours d'histoire de la musique, de Handel à Ravel, de Vivaldi à Wagner, qui saura démocratiser l'approvisionnement du répertoire et du langage des différents compositeurs); ainsi, vous mettrez quelque chose de concret sans trop de débours sur ce que vous lisez dans les livres ou dans votre quotidien favori.

LA VITRINE DU DISQUE

Ces bons disques que l'on ne sait pas toujours apprécier

L'ÉCHO DES ÉTOILES

Maxime Le Forestier
Barclay (Universal)

Il y a comme ça des chanteurs qu'on aime bien, dont on apprécie le travail de qualité constante, la fiabilité honnêteté, dont on admire la capacité d'aller de par le vaste monde et de se laisser imprégner par les gens, les cultures et les musiques rencontrées, mais qu'on ne suit pas nécessairement partout. Maxime Le Forestier est de cette sorte. Michel Rivard aussi. Normal qu'ils soient si copains. (On les retrouvera ensemble lors d'un enregistrement prochain de la chouette émission *Studio TV5*.) Ces gens-là sont des portes ouvertes. Des spongieux. Des oreilles sans cire. Ils aiment la musique et les musiciens, les auteurs-compositeurs et leurs chansons, de toutes les provenances. Ce serait bien d'être comme eux. Ce n'est pas le cas de la majorité des gens. Pas le mien non plus. Généralement, on a une tolérance limitée au changement, à la différence. On essaie plus ou moins de repousser ces limites, mais il y a des moments où on a carrément des ornières. Et on y tient.

Je sais très bien, par exemple, en écoutant *L'Écho des étoiles*, chanson-titre de ce nouveau Le Forestier, que c'est impeccablement fait. Joliment mélodique de bout en bout. De valeur intrinsèque indéniable. Pourtant, pourtant, je déserte aux premières mesures. Les rythmes brésiliens, outre la bossa à la Henri Salvador, ça ne me titille pas la moindre terminaison nerveuse. Totale indifférence. J'y peux rien. *Rue Darwin*, avec ses percussions de brousse africaine, c'est pareil, malgré l'excellent texte de Boris Bergman: refus d'office. Je le répète: on a ses limites, qu'on parvient à franchir certains jours, d'autres pas. Fatal aveu pour un critique de disques. C'est comme dire: désol-

lé, je suis certain que c'est très bon, vot' disque, mais je ne veux pas me rendre sur votre terrain. Par goût. Par paresse. Pour toutes les raisons, bonnes et mauvaises.

Aveu pour avoué, j'aime surtout, pour ne pas dire exclusivement, le Maxime Le Forestier country-folk-blues, le pétri d'américanité, celui de *San Francisco*, de *Chienne d'idée*, à la limite celui de *Passer ma route*: les syncopes du reggae jamaïcain en chanson française, je peux. C'est pourquoi j'apprécie assez *Oncle Tom* sur le nouveau disque: la musique à des racines mississippiennes dans lesquelles j'aime tremper, et le texte antiraciste est bien foutu («Il manque une case à l'oncle Tom»).

C'est donc ainsi que je reçois *L'Écho des étoiles*. Avec mes oreilles. Et leur degré de surdité. Ce qui passe passe. *Portrait de fille*, ballade au picking délicat, j'aime. *La Guitare à Paul*, rock'n'roll acoustique inspiré d'un cadeau du guitariste Paul Personne, ça me plaît instantanément. Au contraire, *J'aurai ta peau*, avec ses imitations synthétiques de steel drums, me hérisse illico. Tout en sachant pertinemment que c'est pas mauvais et que ça pourra plaire à plusieurs, en toute légitimité. Voyez le problème? Santé de subjectivité: chacun se débat avec la sienne. Ce texte n'a pas de résolution, c'est bête comme chou: il faudra que vous écoutiez le disque pour savoir si la cire fond ou pas dans vos oreilles. C'est physique.

Sylvain Cormier

FOLK

SWANSONG FOR YOU

The Gentle Waves
(Jeepster records)

The Gentle Waves, c'est Isobel Campbell de Belle & Sebastian qui a voulu donner libre cours à son inspiration, à la fois savante et naïve. Ce deuxième album de



URBAIN

FELT MOUNTAIN
Goldfrapp
(Mute)

Avec *Felt Mountain*, son premier album, Goldfrapp fait une entrée des plus intrigantes. Les premières notes de l'album semblent donner le ton, mais c'est de tout autre chose qu'il s'agit en définitive. Conduit par

la voix polyvalente et obsédante d'Allison Goldfrapp, Will Gregory a créé un univers musical sombre et déroutant. Très cinématographique dans ses ambiances, suscitant des scénarios tantôt terrifiants, tantôt tout simplement fantastiques mais toujours angoissants, ce disque suscite à coup sûr un malaise profond chez l'auditeur. Ce qui a véritablement permis à ces artistes avant-gardistes de réussir un tel tour de force est sans contredit la présence d'un fort fil conducteur puisque l'album ne se limite pas uniquement à marquer une présence élémentaire mais a plutôt été construit de toutes pièces afin de rendre possible cette préoccupante odyssée. Même si les premières notes du disque ne sont pas vraiment rassurantes, le doux début du voyage prend forme avec *Human*, accompagnée d'une voix de crooner, à mi-chemin entre Portishead et Propellerheads. C'est à mi-parcours du disque que le même périple prend une tout autre dimension, ainsi qu'une nouvelle direction, avec le début anticipé de *Deer Stop*, un hymne de cirque malicieusement manipulé et tout à fait épouvantable. Sur ce point, aucun doute ne semble permis. David Lynch aurait pu choisir *Felt Mountain* intégralement pour l'une de ses bandes sonores. Ensorcelant.

Nicolas G. Chouteau

Invitation à la Mélomanie

Une série de 8 cours d'initiation à la musique classique basée sur l'écoute commentée d'extraits sonores

CLAUDIO RICIGNUOLO
de l'Orchestre Métropolitain

Claudio Ricignuolo est un passionné de musique et un formidable vulgarisateur. — YVES BEAUGHEMIN

Nouveaux cours à la carte

Session hiver et printemps ■ Série originale ■ Série opéra avec extraits vidéo

Seances d'information gratuites

(514) 385-5015

www.melomanie.com





La ville est comme un texte. Si on la survole, on reconnaît sa structure et ses reliefs, ses rues et ses axes, ses masses et ses creux. Sitôt que l'on y entre, on sentira son rythme, sa joie ou ses tourments. Et si on s'y attarde un peu, on découvrira peut-être d'où lui vient le visage singulier qu'au premier regard on lui avait trouvé. Le musée peut faire l'un ou l'autre: promeneur dans l'histoire, il accumule les objets; rêveur, il attend l'histoire. Tel est le Musée des Nibelungen, qui ouvrira bientôt ses portes dans la ville de Worms, en Allemagne. Rêveur. Ainsi, il accueillera bientôt la plus fabuleuse des histoires urbaines.

JULIE BOUCHARD

Paris — Le Musée des Nibelungen n'est encore qu'un chantier; les visiteurs n'y accéderont qu'au printemps. Ils découvriront un espace libéré du réel et consacré à la mémoire des Nibelungen, autrefois détenteurs d'un trésor qui fait encore rêver. Réalisé grâce aux technologies informatiques, le trésor des Nibelungen sera installé dans les soubassements du musée, qui occupe en surface une portion de mur d'enceinte du XII^e siècle et deux tours de guet. Souterrain, le trésor semble inséparable, tel un monde originel, celui qui se déploie à la surface. Espace enchanté, insaisissable, aux origines imprécises, il prend figure d'une mémoire inépuisable et ouverte sur les temps présents. Le trésor sera accessible au printemps mais il était possible d'en voir les prémices en décembre dernier, à Paris: il était en effet exposé (dans une version abrégée) dans les salles du Goethe Institut et commenté, toujours à Paris, mais cette fois au Forum des images, dans le cadre du symposium organisé par l'Inter-Société des arts électroniques, ISFA 2000.

Le trésor des Nibelungen s'appuie sur un mythe et se nourrit de l'histoire mais n'a de réalité que celle du rêve. Le mythe: le plus fabuleux des trésors reposerait au fond du Rhin, tout juste sous les rives de Worms. Cent chariots ne suffiraient pas à porter les pierreries qui le composent. Et laisseraient sur les berges ce qui en constitue le cœur: un anneau, source inépuisable d'or, d'amour et de joie pour qui ne songerait pas à le mettre au service de son propre pouvoir. Ce trésor, jeté dans le Rhin par un guerrier tel que les temps anciens en connaissent (Siegfried), ne fut jamais repêché.

Aujourd'hui, tous les habitants de Worms savent qu'ils ont sous les pieds un trésor. L'histoire: les siècles qui suivirent ne firent jamais oublier l'existence du trésor englouti. Au contraire, ils furent jalonnés par des hommes qui, les uns avides, les autres naïfs, alimentèrent guerres et rêves, œuvres de création comme de destruction de sa proche présence. Au fil du temps, le trésor se chargea de tant d'histoires que rares sont ceux, aujourd'hui, qui sauraient en démêler l'écheveau.

Le rêve: on ne sait qui, le premier, rêva ce trésor. Mais on découvrit un jour la trace de son existence dans un texte anonyme écrit en moyen haut allemand, sans doute daté du XIII^e siècle: *La Chanson des Nibelungen* (*Nibelungenlied*). Texte littéraire, il n'y a guère que les fous et les rêveurs qui oseront accorder à ce qu'il raconte une quelconque valeur de vérité, pensez-vous. Pourtant, si vous arpentez aujourd'hui les rues de Worms et si le jour que vous avez choisi pour le faire

FORMES

Un trésor virtuel sous la ville

*Ouverture prochaine
du Musée des Nibelungen à Worms*



SOURCE: MUSÉE DES NIBELUNGEN

est le bon, vous tomberez sur un panneau vous indiquant l'endroit où il vous faut entreprendre votre recherche du trésor.

Qu'il appartienne au mythe ou à l'histoire, le trésor des Nibelungen n'a aujourd'hui que la réalité du rêve. Il ne peut donc être présenté. Au mieux, son existence pourrait être évoquée par une image, reconstruite sur toutes celles transmises par l'histoire. Mais cette image ne saurait rendre toute la puissance de l'anneau. Et puis, qu'est-ce aujourd'hui que ce trésor si ce n'est l'idée que l'on s'en fait? Une idée qui s'est forgée au cours des siècles et dans laquelle s'entrecroisent mille images et autant de voix différentes. Difficile alors de la saisir d'un seul mouvement; il vaut peut-être mieux la parcourir sans espérer autre chose que de mieux la connaître. C'est ainsi, comme une inépuisable mémoire, qu'Olivier Auber et Bernd Hoge, concepteurs du Musée des Nibelungen, ont imaginé son trésor.

Rêve et technologies

Ce n'est qu'au terme d'un parcours en trois temps que le visiteur découvrira l'existence du trésor. Parcours conçu comme un passage entre le monde réel, celui qui s'appuie sur des bases historiques, et le monde du rêve, qui n'offre pas de prise tangible mais institue le premier. Le parcours s'amorce par la redécouverte et l'écoute du texte de *La Chanson des Nibelungen*, écoute documentée, entre autres, sur le contexte de création (ou de transcription) du lied allemand. Le parcours se poursuit dans la seconde des deux tours de guet, où une verge d'or portant en elle les images empruntées par le mythe au cours des siècles s'étire sur 17 mètres de haut au centre d'un escalier circulaire. D'une marche à l'autre, le visiteur tournera autour de la verge comme autour d'une histoire, ac-

compagné dans sa course par la voix d'un narrateur qui ne serait autre que l'auteur présumé du lied (tout aussi fictif que le musée dans son ensemble). En arrière-plan lui parvient une musique entremêlée de voix, de bruits, de sons d'origines diverses; paysage sonore construit par Thierry Fournier, la musique accompagne le visiteur tout au long de son parcours et forme même, à la toute fin, le véritable espace à explorer.

Après avoir retrouvé et entendu le lied dans sa version originale, après avoir aperçu les formes que lui donnèrent les siècles, il ne reste au visiteur qu'à retrouver sa mémoire. Il descend sous la ville et se retrouve au centre d'un espace formé d'un écran circulaire (diamètre prévu: neuf mètres; cinq mètres au Goethe Institut). Au centre de cet espace, une manette qui ressemble à celle des jeux vidéo. Simple d'emploi, elle s'interpose néanmoins entre le monde virtuel, projeté sur l'écran, et le visiteur. Instrument régi par une mécanique interne, la manette impose au rêveur son caractère profane; ce dernier ne pourra pénétrer l'espace qui l'entoure qu'en se conformant aux lois de la manette. Il se soumettra. Autour de lui nage un monde rêvé qui déjà l'enchanté. Au-dessus de lui, il reconnaît la ville qui s'élève sous le jour, inconsciente, semble-t-il, de ce qui la fonde. Sous ses yeux, l'image d'un monde qui peut-être précède le présent, d'un monde qui, comme pris dans une course folle, refait constamment son image. Autour de lui, des sons... Ceux de la ville, de la forêt, du fleuve... Ceux du monde fou, assourdissants. Mais surtout, une musique. Des chants qui font écho à son propre mouvement... Tel est le trésor des Nibelungen: un espace enchanté qui semble avoir échappé au temps et où chaque pas ouvre un chemin différent. Un peu comme si l'histoire commencée un jour n'était que

source de nouvelles histoires.

Installation virtuelle, le trésor des Nibelungen n'est fait que d'images et de sons numérisés. La modélisation 3D des images a été confiée à Emmanuel Berriet. La composition musicale et la création sonore, ainsi que la conception de l'outil informatique qui permet une interaction en temps réel entre la musique et le visiteur, sont l'œuvre de Thierry Fournier. La réalisation du Musée des Nibelungen et de son trésor a demandé quatre ans de travail à ses concepteurs et maîtres d'œuvre, Olivier Auber et Bernd Hoge. Après avoir remporté le concours international lancé en 1996 par la ville de Worms, Olivier Auber et Bernd Hoge, respectivement muséologue et architecte, ont formé un bureau aujourd'hui basé à Paris, A + H & associés, spécialisé dans la conception et le développement de projets interdisciplinaires, multimédias et architecturaux. Le Musée et le trésor des Nibelungen représentent peut-être l'archétype de leurs travaux: des formes pour révéler une ville.

LE TRÉSOR DES NIBELUNGEN: INSTALLATION POUR QUATUOR VOCAL, MUSIQUE ET IMAGES

EN TEMPS RÉEL

Musée des Nibelungen, Worms, Allemagne

Ouverture prévue: printemps 2001

Site Internet du trésor:

<http://km2.net/aplush.com/>

Aussi: A + H & associés (Paris): % 01 44 75 05 56

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel: idm@idm.qc.ca
Site Web: <http://www.idm.qc.ca>

Grand solde annuel des marchands du Marché Bonsecours

Créateurs, artistes, artisans et designers québécois
vous y convient les 26, 27 et 28 janvier.

CRÉATIONS QUÉBÉCOISES

Depuis sa réouverture au public en 1996, le Marché Bonsecours accueille des boutiques de créateurs qui offrent un vaste choix de produits québécois.

Encore cette année, une **quinzaine de boutiques** vous invitent à vous procurer des objets design ou d'artisanat, des bijoux, vêtements et accessoires de mode, à des prix avantageux.

EN PLEIN COEUR DU VIEUX-MONTRÉAL

Le Marché Bonsecours abrite notamment la **Galerie de l'Institut de Design Montréal**, la boutique du Conseil des Métiers d'arts du Québec, les joailliers-designers Bastien Brasseur et Bastien Tremblay, le designer de maroquinerie et d'accessoires de mode Serge Ricci et la boutique de vêtements et d'accessoires des designers de mode du Québec, Diffusion Griff 3000.

HEURES SPÉCIALES D'OUVERTURE

Vendredi 27 janvier, de 10h à 21h
Samedi 26 janvier, de 10h à 18h
Dimanche 27 janvier, de 10h à 18h.

Venez en grand nombre!



Marché Bonsecours

350, rue Saint-Paul Est, Montréal (Québec)
Information: (514) 872-7730
www.marchebonsecours.qc.ca